

# Le Samedi

VOL. I.—NO. 29.

MONTREAL, 28 DECEMBRE 1889.

LE NUMERO, 5 CTS  
PAR ANNEE, \$2.50

LE JOUR DE L'AN



LE SAMEDI à ses lecteurs.—A la vôtre ! Bonne et heureuse année !

# Le Samedi

JOURNAL HEBDOMADAIRE  
PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE  
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.  
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

## ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

Prix du Numéro, 5 Centimes.

S'adresser pour les informations, les abonnements et  
es annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE &  
NEVILLE, No. 69 Rue St-Jacques, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"  
MONTREAL.

MONTREAL, 28 DECEMBRE 1889.

## CHASSE-SPLEEN

Honni soit qui manigance.

Définition du travail : Limage de la vie.

Le cercueil est le plus sûr des couvre-feux

Il y a un dieu pour les ivrognes : le marchand  
de vin.

Ne vous fiez pas aux muets ; ça manque de  
parole.

Le plus court chemin d'un poing à un autre,  
c'est l'œil.

Je suis esclave de ma parole, mais j'ai la pa-  
role libre.

Je suis allé l'autre jour dans un cercle où l'on  
jouait carré.

On dit que les tortues ne vont pas vite ; elles  
vont ventre à terre.

La vieillesse est une blanchisseuse qui ne man-  
que jamais sa besogne.

Pour extirper un œil de perdrix, les pédicures  
prennent les yeux de la tête.

L'hon. M. Colby a de l'étoffe ; il vient de tail-  
ler une veste aux *equalrightistes*.

Les savants, seuls, continuent à s'instruire.  
Les ignorants préfèrent enseigner.

La vente des boissons alcooliques, c'est l'art  
de faire des imbéciles avec de l'esprit.

En finance, c'est souvent par la grosse caisse  
qu'on commence et par le violon qu'on finit.

N'allez pas croire que parceque votre montre  
avance, elle va vous faire crédit de cinq piastres.

Malgré que la lucarne ne soit pas d'un aspect  
gai, on peut cependant l'appeler un jour de *faite*.

Si vous avez quelque goût pour les fleurs,  
nous vous conseillons de cultiver la *fleur de l'âge*.

Extrait d'un roman-feuilleton :

La voiture les emporta, au *trot* de deux che-  
vaux lancés au *trip'e galop*.

Sous prétexte qu'un ami vous a dit : " Com-  
ptez sur moi " vous n'avez pas le droit de faire  
des additions avec de la craie sur son dos.

Nous avons entendu un étranger sortant l'au-  
tre jour d'une salle de concert où l'on étouffait  
de chaleur : " Je me sauve : c'est le Tropique du  
concert."

Un notaire de nos connaissances qui a le mal-  
heur de ne pas s'accorder avec sa belle-mère, se  
contente de dire que son ménage est une damna-  
tion entre vifs.

Un médecin de Montréal qui n'a pas pris fait et  
cause, ni pour Laval ni pour Victoria et qui est  
par conséquent indépendant de l'une ou l'autre  
des universités, s'intitule libre *panseur*.

Si vous voulez savoir ce que c'est qu'un *irish  
bull*, en voilà un, tout frais éclos de la bouche de  
mon homme de cour. " Ce cochon-là ne pèse pas  
autant que je le pensais. Du reste, je n'ai jamais  
cru qu'il atteindrait ce poids-là."

## DESILLUSIONS

Tout va de mal en pis dans notre pauvre ville  
de Montréal par le temps qui court. Tenez, par  
exemple :

Le notaire n'a pas une minute à vous donner ;  
L'huissier vous saisit d'horreur ;  
Le conseil de ville vous impose sa manière de  
voir ;

Le receveur ne reçoit pas ;  
Le percepteur n'a pas la perception nette des  
choses ;

Le chef de police vous met dedans ;  
Le banquier prête à la critique ;  
Le médecin soigne ses intérêts ;  
Le pharmacien vous fait aller,  
L'architecte élève ses prétentions ;  
L'arpenteur vous toise de haut ;  
Le garçon de restaurant vous abreuve d'amer-  
tume ;

Le restaurateur vous nourrit d'illusions ;  
La maîtresse de pension vous couche en joue ;  
Le pâtissier fait des boulettes ;  
Le boucher tue le temps et assomme sa clien-  
tèle ;

Le boulanger ne fait que geindre ;  
Le bijoutier bat la breloque ;  
L'horloger remonte ses prix ;  
Le maçon bâtit des projets insensés ;  
Le serrurier met la clef sous la porte ;  
Le menuisier vous scie le dos et porte des  
plinthes au parquet ;

Le forgeron se forge des idées noires ;  
Le tailleur ne prend plus de mesures et sou-  
vent remporte une veste ;  
Le coiffeur rase les maisons, tond sur un œuf  
et frise l'impertinence ;

Le cordonnier a mauvaise alène ;  
Le cordier vous donne du fil à retorde ;  
Le tourneur tourne la tête aux femmes ;  
Le dégraisseur détache les cordons de votre  
bourse.

Le marchand de chaussettes parle trop bas ;  
L'imprimeur vous fait une mauvaise impres-  
sion ;

Le confiseur est en des confitures, etc., etc.

## LA DOT

Un bon père de famille, de la tribu des *Pas-le-  
sou* va trouver un de ses amis :

—J'ai, lui dit-il, une occasion de marier ma  
fille. \$2,000 de dot suffiront, mais il m'en man-  
que 1,000. Est-ce que vous ne pourriez pas me  
prêter cette somme ?

—Mais, fit l'autre, votre gendre doit avoir  
confiance en vous. Donnez-lui \$1,000 en prenant  
un délai pour le reste.

—Sans doute, il veut bien attendre l'autre  
moitié, mais ce sont précisément les \$1,000 que  
je dois lui donner tout de suite qui me manquent.

## MOTS D'ENFANTS

Une vieille dame, très laide et affreusement  
fagotée, est en visite. Elle minaude et quête des  
compliments.

—Comment me trouves-tu ? demande-t-elle à  
Lili qui joue dans un coin du salon.

Lili paraît ne pas entendre.

—Lili, comment me trouves-tu ? répète la  
vieille dame.

—Oh ! si ze te le disais, ze serais fouettée.

Bébé est très roublard ; il fait cet aveu à un  
petit ami :

—J'ai dit à papa que j'aimais beaucoup le  
potage... et je l'ai en horreur... Alors, chaque fois  
que je ne suis pas sage...

—Il te prive de dessert ?

—Au contraire... il me supprime la soupe !

Mlle Toto, à sa grande cousine, Mlle Stéphanie,  
dont la mère a des dents outrageusement  
aurifiées :

—Ta maman est bien riche ? dis.

—Qui t'a dit cela ?

—C'est moi qui l'ai vu : elle a des bagues  
après les dents !

## LA TOURNURE DU TYPOGRAPHE

Un typographe facétieux, — ils le sont tous, —  
avait promis à sa future de lui faire cadeau d'une  
tournure.

Voici l'échantillon qu'il lui a " tourné " :

### UNE FILLE DOIT APPRENDRE :

A cuire.

A coudre.

A être gentille.

A fuir l'oisiveté.

A recommander.

A garder un secret.

A faire du bon pain.

A soigner les malades.

A être vive et joyeuse.

A prendre soin du bébé.

A se passer de servante.

A respecter la vieillesse.

A éviter les commérages.

A tenir la maison propre.

A maîtriser son caractère.

A se mettre sans élégance.

A enlever les toiles d'araignée.

A être le charme de la maison.

A voir une souris sans se pâmer.

A se donner beaucoup d'exercice.

A lire d'autres livres que des romans.

A épouser un homme pour son mérite.

A être l'appui, la force de son époux.

A être femme forte en toute circonstance.

A porter des souliers qui ne blessent pas les pieds.

## UNE BIEN BONNE

—Madame, si vous ne m'augmentez pas, j'au-  
rai le regret de vous quitter à la nouvelle année.

—Comment ! Après ce que j'ai fait pour vous !  
C'est de l'ingratitude ! Quand vous êtes entrée  
ici, vous ne saviez rien de rien. C'est moi qui  
vous ai tout appris !

—En effet, madame, et je vous en suis bien  
reconnaissante. Mais madame sait mieux que  
personne qu'à présent je vau beaucoup plus !

## PBIX D'OCCASION

—Garçon, vous comptez un demi-poulet un  
piastre ?

—La moitié qui reste est si difficile à placer !  
Là-dessus, un voisin, bonne pratique, demanda  
la dite moitié.

On lui apporta l'addition : " Demi-poulet, un  
piastre-et-demie."

—Comment ! vous avez le toupet...

—C'était le dernier morceau de volaille qui  
nous restât, tout le monde voulait en manger !

## UNE PETITE ERREUR

(Pour le SAMEDI.)

Je m'amusais hier à feuilleter un journal de mes aventures durant les vacances. On aime à se rappeler ce temps, ces quelques semaines qui fuient avec tant de rapidité. Et c'est vers ces plaisirs passés que je portais mon esprit, lorsque j'arrive à un paragraphe qui renfermait ces mots :

“Aujourd'hui, 5 Août, voulu me venger d'un vilain tour, mais bernique ! pas réussi... Moustache de Georges.”

J'étais à la campagne, chez un de mes oncles où je passais l'été. J'avais, comme tous les étudiants de cette ville, l'originale habitude de porter mes cheveux longs, très longs. Jugez, à la campagne, les quolibets qui m'arrivaient de toutes parts, à propos de cette abondante chevelure. J'étais surtout en butte aux railleries de mon cousin Georges, qui me répétait très souvent : “Ta vilaine perruque te portera malheur.”

Un certain matin, je me lève à mon heure habituelle, c'est-à-dire vers neuf heures, et tout en faisant ma toilette et modulant un gai refrain, je m'approche du miroir, mais horreur ! je recule muet d'étonnement et de colère. Étais-je bien éveillé ? N'était-ce pas une illusion ? Hélas ! Hélas ! Il n'était que trop vrai que je n'avais plus qu'une moitié de chevelure ; l'autre était... absente. On m'en avait *dispensé* pendant mon sommeil.

Je n'étais pas un Ménippe, et je ne pouvais rester froid devant une catastrophe qui, dans une seule nuit, m'enlevait le fruit de six longs mois de patience. Ah ! quand j'y pense ! Enfin, je fus obligé de couper ce qu'il me restait de cheveux, ne voulant pas qu'ils tombassent sous une main profane.

C'était un malin tour ; aussi, quand je descendis déjeuner, je fus la risée de tout le monde, comme vous le pensez bien. Cela fit naître dans mon cœur un sentiment qui, jusqu'alors, m'était inconnu : celui de la haine, et je jurai de tirer une vengeance éclatante.

Cependant, me direz-vous, il aurait fallu trouver le vrai coupable.

Mais, vous n'oubliez pas Georges, j'espère ? Sa fameuse prédiction me revint à l'idée, et alors, je sus...

Je passai la journée à me creuser la cervelle pour trouver une revanche égale au tort causé. J'en avais une à ma portée. À défaut d'une longue chevelure, ce Georges avait une formidable moustache : je résolus de la lui rogner.

Il couchait dans la chambre voisine de la mienne, avec un *homme engagé*, du nom de Pierre ; et je savais, de plus, que celui-ci, n'aimant pas à être dérangé, avait adopté l'angle droit du lit et du mur.

Le soir, je monte à ma chambre, soigneusement muni d'une paire de ciseaux et d'un paquet d'allumettes. Je me mets au lit, pour éloigner tout soupçon de la part de mes voisins, et j'attends que le sommeil vienne... pour eux. Après une longue expectative, ce qui, à vrai dire, me parut un siècle, des ronflements sonores et alternés m'apprennent qu'ils paient tous deux leur tribut au dieu Morphée.

—C'est le temps, me dis-je.

Et sans le moindre bruit possible, je me lève, saisis mon arme vengeresse, et, sous la faible lueur d'une allumette, je me dirige vers le lit de mon antagoniste.

Cependant, il faut vous dire que ce lit était à l'ancienne mode, c'est-à-dire très haut ; cela m'empêchait de reconnaître celui qui était le plus près de moi, pour la bonne raison que je ne voyais qu'un bout de moustache (se dressant devant moi, comme pour protester de ce que j'allais faire). Le temps pressait, car mon allumette était réduite des trois quarts, et je sentais déjà les atteintes du feu.

J'approche donc mes ciseaux, implorant le dieu de la guerre, et... un grincement prononcé m'apprit que la vengeance était complète. Je retourne à mon lit, tout joyeux de ma conduite et me faisant fort de rire à gorge déployée à son arrivée pour le déjeuner. Le mauvais tour était grassement payé.

Hélas ! l'homme propose et Dieu dispose. Il était dit que je devais perdre mes cheveux, et que Georges devait garder sa moustache intacte.

—Mais, direz-vous encore, puisque vous la lui avez rognée, la moustache en question, elle n'était donc plus intacte.

C'est que je ne la lui avais pas endommagée du tout : car, pour mon malheur, Pierre en avait une aussi, et c'est la sienne que j'avais coupée.

Il m'est impossible de vous décrire la scène qui eut lieu le matin. Qu'il vous suffise de savoir que je n'ai pas ri, loin de là ; et que si je possède encore mes deux yeux, ce n'est pas la faute de Pierre.

Un conseil en terminant : Si vous choisissez la nuit pour exécuter une vengeance, de grâce, éclairez-vous avec une bougie, de peur de vous tromper de tête, et regardez-y à deux fois avant d'agir.

CARTOUCHE.

Montréal, Décembre 1889.

## FLEUR ET PAPILLON.

Le papillon dit à la fleur :

—“ Si tu voulais, ma bien-aimée,  
“ Nous irions chercher le bonheur,  
“ Seuls, tous les deux, sous la ramée.”

“ Fi ! quel sot petit air moqueur !  
“ Tu ne veux pas ? Pourquoi, méchante ?  
“ Viens, mon amour, viens donc ma fleur.  
“ J'entends le rossignol qui chante :

“ La lune au ciel va se montrer,  
“ Marchant toujours, silencieuse.  
“ C'est le bon temps pour folâtrer.  
“ Viens donc ! que tu serais heureuse !”

—“ Je te connais depuis longtemps.  
“ Mon cher, lui répondit la rose.  
“ A chaque retour du printemps,  
“ Tu dis toujours la même chose.”

“ Maman m'a dit : “ Ce beau garçon,  
“ Ma chère enfant, est bien volage.  
“ Ne vas pas croire à sa chanson :  
“ Vous ne feriez pas bon ménage.”

“ Ne peux-tu pas m'aimer ici ?  
“ Pourquoi courir sous la ramée ?  
“ S'il faut fuir, alors ! merci.  
“ Moi, j'aime à vivre où je suis née :”

PAUL VARY

Montréal, 1889.

## BON A SAVOIR

Au restaurant :

Le garçon, en vrai philosophe, insinue doucement.

—Monsieur peut manger de l'ail, la petite dame à qui monsieur fait de l'œil vient d'en manger aussi !

## LE DUELLISTE . . DÉLICAT

INSULTEUR ET INSULTÉ

Lorsqu'on a l'intention d'en découdre, il n'est pas sans intérêt de se préparer le beau rôle, c'est-à-dire celui de l'insulté, qui vous procure certains avantages ; vous choisissez votre arme, et vous avez des exigences que les témoins comprennent volontiers.

Chercher querelle aux autres et les provoquer ensuite est parfois difficile, mais le principal n'est pas d'être dans son droit, ce qu'il faut, c'est que la galerie soit de votre avis.

Si vous vous trouvez avec votre ennemi, profitez des moments où les autres personnes ne peuvent vous voir, pour lui rire au nez ; haussez les épaules en le regardant ou pour lui faire des signes d'une amabilité contestable.

Si on vous regarde, mais que vous soyiez sûr de ne pas être entendu des autres personnes, passez près de votre homme et traitez-le de gnaf, de rétameur, de marchand de lunettes ou d'imbécile.

Ce monsieur vexé se mettra dès lors à votre poursuite, et là, sans mesure, il vous dira des horreurs.

Soyez digne, prenez à témoins de tant de grossièretés les personnes présentes, et vous posant fièrement devant votre victime, dites-lui, en le toisant du haut en bas, ces mots sacramentels :

—Monsieur !... vous m'en rendrez raison.

Tout le monde vous approuvera, et le monsieur se mettra encore plus dans son tort, en disant des sottises aux gens qui vous auront donné raison.

Ce qu'il faut surtout, c'est trouver n'importe comment l'occasion de dire le premier : Vous m'en rendrez raison.

Ça vous pose, on voit que vous êtes un rude lapin, et les gens aiment toujours mieux se mettre du côté du plus rude lapin, parce qu'ils se figurent volontiers que cela leur donne, à eux aussi, un petit air de ne pas avoir froid aux yeux.

Il faut néanmoins être prudent et ne pas pousser les choses à un point qui friserait l'insolence.

Aussi, si vous demandez raison à un mari sous prétexte qu'il vous trompe avec sa femme, vous risqueriez de vous faire donner tort par la galerie.

DU RENDEZ-VOUS

La rencontre décidée entre vous et votre adversaire, vous choisissez vos témoins et vous songez à l'endroit où votre humeur doit être purifié.

Si vous vous êtes aperçu un peu tard que votre adversaire est un gaillard à poigne, le lieu étant bien arrêté dans votre pensée, vous pouvez faire avorter secrètement les gardes du bois, les gendarmes du lieu ou les sergents de ville, pour qu'ils arrivent en temps opportun afin d'éviter un effusion de sang, toujours regrettable entre deux galants hommes.

Autrement, vous désignez à vos témoins l'endroit le plus rapproché de votre domicile, et le plus éloigné de la demeure du drôle qui vous agace.

Que ce monsieur vienne à pied, à cheval ou en voiture, un chemin long ne pourra jamais que lui causer un énervement, une lassitude, qui ne peut que nuire à son action.

ATHOS.

(A continuer.)

## MARSEILLAIS ET GASCON

Un Marseillais et un Gascon, tous deux fabricants de machines, causent ensemble de leurs nouvelles inventions.

—Moi, dit le premier, j'ai trouvé un appareil extraordinaire : on met un lion vivant à une porte et la machine vous rend une descente de lit.

—Moi, réponds le Gascon, j'ai mieux que ça. Je mets un castor à une extrémité, il sort à l'autre bout un demi-castor et un chapeau haut de forme.

## LE FRUIT DE L'EXPERIENCE DANS LES CHARS URBAINS



*Tante Lajeunesse.*—Dis donc, mon vieux, jamais on ne pourra monter dans ces petits chars là !

*L'oncle Encorejeune.*—Eh, ben, marchons ! c'est pas ça qui m'embête ; c'est de savoir comment on aurait fait pour descendre.

## LA LOCOMOTIVE PARLANTE

Edisson, après avoir fait parler, chanter son phonographe, après lui avoir fait faire de la musique, présente une locomotive de chemin de fer qui, au lieu de siffler, dit en anglais, en français ou en allemand ce qu'elle annonçait jusqu'ici en sifflant.

Car c'est là sa dernière invention. Son linguagraphe va révolutionner, d'ici peu, tout le système de signaux dans le service public des chemins de fer.

Le linguagraphe est un appareil de petite dimension, composé d'un certain nombre de tuyaux, de fils de bronze et d'un clavier.

Dans l'appareil se trouve une boîte où sont déposés les phonogrammes, dans l'ordre où le machiniste s'en servira ; à l'extérieur de l'appareil est attachée une espèce de trompette, dans laquelle passe la vapeur, pendant que le machiniste manie le clavier.

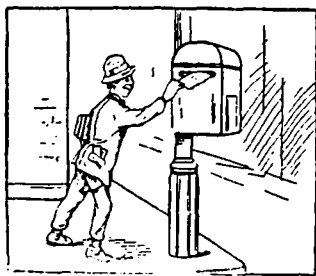
Si, par exemple, le train s'approche d'un tunnel, le machiniste fait jouer le phonogramme "tunnel," et d'une voix de tonnerre qui va jus-

qu'à une lieue de distance, la locomotive hurle le mot "tunnel."

A l'entrée dans la gare, la machine annonce, de sa voix de Jupiter tonnant, où elle arrive ; en route, quand un danger quelconque ou une irrégularité menace, elle avertit le personnel et les voyageurs de ce qu'ils ont à faire : rester en place ou sauter de l'un ou de l'autre côté sur la ligne.

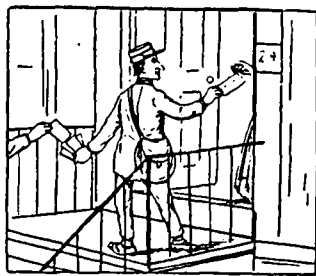
En outre, les express annonceront les noms des stations où ils passent sans arrêter, et, quand deux trains se rencontreront, ils se salueront comme des amis.

## UNE LECON POUR LE FACTEUR



I

Johnny veut jouer un tour au facteur. Il prépare trois lettres dont une est mise dans la boîte aux lettres. Il garde les deux autres.



II

Quand le facteur vient porter la lettre à son adresse, Johnny caché en glisse une autre dans le paquet.



III

Deux ou trois portes plus loin, le facteur découvre à sa stupefaction encore une autre lettre pour le No 24.



IV

Et Pendant qu'il revient porter sa lettre, Johnny lui glisse une troisième lettre.



V

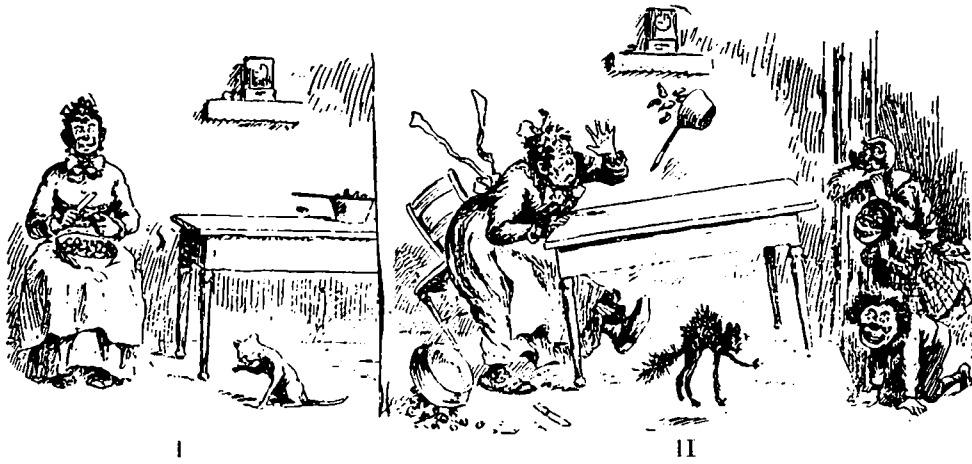
Surprise du pauvre homme en la découvrant dans la rue suivante. Il se croit pris de folie et...



VI

Jure, que jamais plus de sa vie, il ne sera facteur.

LE MATIN DU JOUR DE L'AN



*La cuisinière.* — Ces chers petits gamins, je les entends venir pour me souhaiter la bonne année.  
 Hélas ! Ils étaient venus avec les masques qu'ils venaient de recevoir en étrennes.

L'ART DE VIVRE LONGTEMPS

D'un ouvrage portant ce titre, et publié dernièrement par M. le docteur Saffrey, nous extrayons les remarques suivantes :

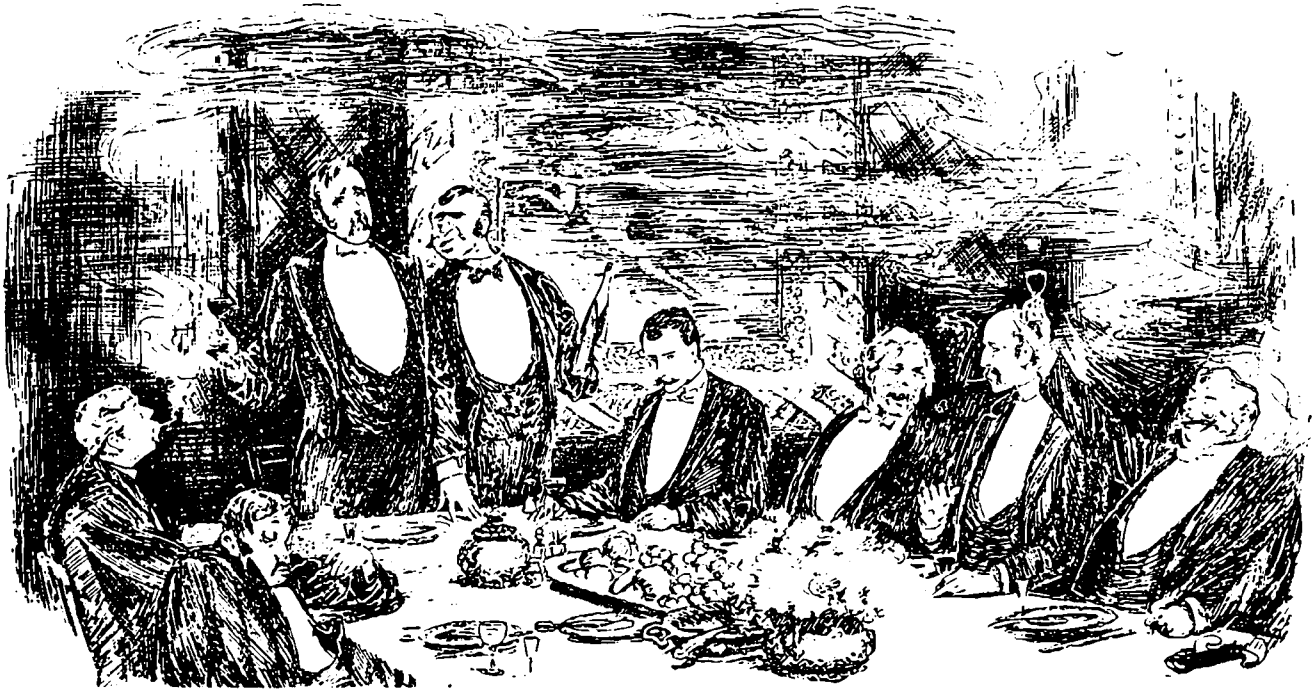
L'auteur, au moyen des tables de longévité, arrive à se rendre compte de l'influence des professions sur la durée de la vie humaine.

Voici, d'après les professions, le nombre des personnes ayant atteint 70 ans dans la première moitié de ce siècle :

Écclésiastiques.....	42 sur 150
Agriculteurs.....	40 —
Commerçants et manufacturiers....	32 —
Militaires.....	32 —
Commis.....	32 —
Avocats.....	29 —
Artistes.....	28 —
Professeurs.....	28 —
Médecins.....	24 —

Bien qu'établie par un médecin, cette statistique n'est pas un encouragement pour la corporation.

C'EST LE TEMPS DE S'ARRETER



*Le maître de la maison.* — Messieurs, je propose maintenant la santé des dames. John, remplis les verres.  
*John, (à l'oreille du maître).* — Ça serait mieux de ne pas le faire. Il y a le vieux juge là-bas qui essaie depuis dix minutes d'allumer un bout de macaroni, qu'il prend pour une cigarette.

UN GRIEF RESPECTABLE



(3 heures du matin.)

*Le maître de la maison, (à la fin d'une petite partie de poker).* — Avant de nous séparer, faut toujours chanter : "Quand on est si bien ensemble..."  
*M. de la Guigne.* — Je ne pense pas. Je gagne vingt piastres et je suis obligé d'en déboursier quarante-huit, parceque L'Étourneau m'en a emprunté tout le temps.



## UNE TERRIBLE NUIT DE NOËL

MILLIONNAIRE PENDANT UNE SOIRÉE

Dussé-je atteindre l'âge de feu Mathusalem, je me rappellerai toujours la nuit de Noël, de 1874.

J'étais attaché comme *reporter* à la rédaction d'une feuille politique qui s'étiolait sous l'ombre de la loyale opposition de Sa Majesté. C'est vous dire que je touchais un maigre salaire et qu'il me fallait financer avec beaucoup de prudence pour équilibrer mon budget.

Après avoir payé mes dettes les plus criardes, il ne me restait en caisse que soixante quinze centins, pour les amusements de la grande fête. A part cette somme j'avais à mon avoir trois invitations à assister à des présentations de cannes à pommeau d'or, de pots en argent, de pardessus en mouton de Perse. Ces présentations devaient avoir lieu dans la soirée et j'avais promis d'en faire un compte-rendu dans mon journal.

Les touchantes démonstrations de ce genre pullulent la veille de Noël. Il va sans dire que les *reporters* qui y assistaient y sont traités comme des princes. On leur passe les plus beaux gateaux et leur verre est toujours rempli jusqu'au bord.

Vers six heures du soir j'étais exténué et brisé par une infinité de courses à pied pour le compte du journal.

Dans la prévision que je me coucherais vers trois ou quatre heures le lendemain matin, je résolus de dormir un somme en arrivant dans ma chambre garnie.

Je perchais alors au deuxième étage d'une maison, près de l'encoignure des rues Sanguinet et sainte Elizabeth.

Je payais un loyer modique à la maîtresse de céans, une dame Secundo, qui entretenait sur mon étage une température boréale.

Ce soir-là elle fit des extravagances à l'occasion de la fête. Elle parut devant la porte de ma chambre tenant un plateau sur lequel étaient environ six livres de charbon et quelques copeaux.

—Comme vous irez probablement à la messe de minuit, dit-elle, je vais vous faire une bonne attisée.

Elle alluma la petite fournaise qui avait à peine deux pieds de hauteur. Pendant que le feu pétillait dans le passage, je dis à la dame :

—Je vais m'étendre sur mon canapé et dormir pendant une demi-heure seulement. Vous m'obligerez en venant frapper à ma porte pour me réveiller après ce temps.

Je fermai ma porte et je m'endormis. A peine étais-je plongé dans les pavots de Morphée que j'entendis du bruit à ma porte.

C'était madame Secundo.

—Excusez-moi, si je vous ai réveillé avant la fin de la demi-heure, me dit-elle. Il y a un monsieur qui vous attend au pied de l'escalier. Il est habillé comme un millionnaire et il a à la porte le plus bel équipage de Montréal. Vous ne m'en voudrez pas, n'est ce pas ? Je croyais que c'était un de vos amis intimes.

Intrigué par ces paroles, je sortis de ma chambre en pantoufles et je me rendis jusqu'à l'escalier.

A la lueur indécise de la lampe fumeuse éclairant le passage du rez-de-chaussée, je vis le monsieur en question appuyé sur la rampe de l'esca-

lier. Il se tourne tout-à-coup de mon côté et me dit :

—Hola ! paresseux, arriveras-tu ? J'ai fait plus de mille lieues pour te voir. Descends vite-ment, tu t'habilleras après.

Je descends l'escalier en me frottant les yeux. La voix du visiteur n'avait pour moi aucun accent familial. Je m'approchai de l'individu qui me serra la main chaleureusement en disant :

—Ah ! ah ! tu ne t'attendais pas à ma visite, mon bon. Il y a longtemps que je te ménageais cette surprise. J'espère que tu reconnais ton ancien ami.

—Mais parbleu, répondis-je, je reconnais toujours les bons zigues.

J'examinai attentivement mon particulier.

Il ressemblait bien un tantinet, à une couple d'amis d'enfance que j'avais perdus de vue depuis au moins une quinzaine d'années.

Mais qui était-il vu juste ?

Je ne pouvais le dire.

Son front disparaissait complètement sous un riche bonnet de *sealskin* et le col de son pardessus, fait de la même peau, était remonté sur ses joues. Je ne pouvais voir que deux yeux noirs et perçants, un nez aquilin et une épaisse moustache. Son menton disparaissait dans les plis d'un foulard en soie rouge.

—Allons, reprit mon personnage mystérieux, monte à ta chambre et habille-toi au plus vite pour une promenade en ville. Mon équipage t'attend à la porte. Je compte sur toi pour m'amuser cette nuit.

—Mais, mon cher, tu vois ma toilette. Il m'est impossible de t'accompagner en voiture. Si j'avais un habillement convenable, passe. Mais ce soir le numéraire me fait défaut, il me répugne au superlatif de faire une partie de plaisir aux crochets d'un ami.

—Qu'à cela ne tienne ! Je suis riche pour plus que deux. Je me charge de t'habiller ce soir et de te passer une bourse bien garnie. Oh, encore une fois, dépêche-toi. Je t'attends dans ma voiture.

Une minute plus tard, j'étais revêtu de ma toilette ordinaire et je sautai dans la voiture de mon ami.

La voiture était attelée de deux superbes chevaux noirs et fringants.

L'air était froid, les chevaux piaffaient, leurs naseaux lançaient de la fumée et l'écume se gelait, à leurs gourmettes. Deux nègres d'une haute stature complétaient l'équipage. Je pris place à côté de mon inconnu sur un siège moelleusement capitonné et je me laissai couvrir voluptueusement par les épaisses fourrures noires.

Un coup de fouet siffla dans l'air et nous voilà partis.

—Il fait un froid de chien ce soir, observa mon ami, en relevant son foulard au-dessous de sa bouche. Il faut que je me tienne douillettement enveloppé pour ne pas m'enrhumer. J'ai toujours vécu dans des pays chauds, très chauds, oui, très chauds. Maintenant la première chose que nous allons faire sera d'aller chez le premier marchand de fourrures de la ville. J'ai un cadeau à te faire. Je donnai au mystérieux personnage l'adresse d'un commerçant de la rue Notre-Dame.

Pendant le trajet, il y eut un long silence dans la voiture. J'étais plongé dans un profond abîme de réflexions ? Qui est cet ami ? Ou l'ai-je rencontré ? C'est étrange, sa voix et ce que j'ai pu voir de ses traits ne me disent rien. Il échappera

probablement dans sa conversation quelques mots qui jalonnent mes souvenirs.

Après lui avoir donné à entendre que je le connaissais et avoir consenti à cette promenade, il me serra mal de lui demander : Comment t'appelles-tu ? Qu'importe, amusons-nous toujours en attendant.

Là je commis une faute dont je me rends fréquemment coupable dans l'exercice de mon métier de *reporter*.

Si j'avais demandé à mon individu de me décliner son nom et prénom il ne me serait pas arrivé la terrible aventure de cette nuit de Noël.

Nous entrâmes dans le grand magasin de fourrures. L'inconnu descendit son foulard jusqu'au bord de sa lèvre inférieure comme s'il redoutait d'être reconnu et s'adressant au marchand :

—Vous allez mettre sur le dos de mon ami le meilleur pardessus en *sealskin* que vous avez dans votre établissement. Je ne regarde pas au prix. Il lui faut aussi une coiffure de la même peau dont la teinte se mariera avec celle du capot. Vous lui donnerez aussi une paire de gants de peau.

Cinq minutes plus tard, à me voir avec mon nouvel habillement on m'aurait pris pour le secrétaire d'Etat ou le premier ministre de Québec.

La facture fut payée par mon ami. C'était une bagatelle d'environ \$650.

Lorsque nous fûmes sortis du magasin de fourrures, mon compagnon rompit le silence.

—C'est le temps maintenant de mouiller ton capot. Tiens, prends cette bourse et allons dans un restaurant de bon ton.

J'ouvris la bourse. Elle était bondée de billets de banques et de pièces d'or.

Nous allâmes sabler du champagne chez un restaurateur et nous remontâmes en voiture.

Après avoir causé pendant quelques minutes de ses voyages dans les pays chauds, mon ami m'offrit des étrennes. L'emplette se fit chez Mellor, rue Notre-Dame. Lorsque je sortis du magasin j'avais dans mon gousset une montre en or à répétition et à remontoir, avec une chaîne de même métal, une garniture en diamants pour le plastron et les manchettes de ma chemise. Le prix d'achat payé par l'inconnu s'élevait à cinq cents piastres.

Après avoir visité les plus belles rues, où s'agitait une foule affairée, malgré une tempête de neige qui venait de s'abattre sur la ville, nous entrâmes au *Théâtre Royal*. Nous primes une loge d'avant-scène pour voir jouer le dernier acte d'une pantomime. La représentation finie, nous remontâmes en voiture. Nous étions à peine rendus à la rue Craig, que les cloches de Notre-Dame se mirent à carillonner joyeusement. On sonnait les premiers coups de la messe de minuit.

—Ah ! ça, dis-je à mon étrange compagnon qui persistait toujours à rester enmitouillé, ce qu'il y a de plus beau à Montréal, c'est la messe de minuit. Jamais tu n'as vu dans le cours de tes voyages un spectacle plus solennel et plus imposant.

Je vais user de mon influence de *reporter* pour t'obtenir un siège dans l'église Notre-Dame. Nous serons très bien placés pour tout voir et tout entendre.

Mon compagnon eut une toux sèche, sifflante et saccadée. Ses yeux s'illuminèrent d'une étrange flamme pendant que les traits de sa figure se contractaient nerveusement.

—Je n'entre jamais dans les églises, répondit mon étrange personnage.

—Pourtant...

—Il n'y a pas de pourtant. Si tu vas à la messe cette nuit, tu n'es pas mon ami.

Ces dernières paroles étaient dites d'un ton si cassant que je n'osai pas répliquer.

Nous reprîmes notre conversation sur les pays chauds. Mon ami était un charmant causeur, et je buvais chacune de ses paroles.

Lorsque l'antique horloge du Séminaire sonna minuit mon compagnon me demanda si nous pourrions prendre le réveillon quelque part.

Il fut décidé que nous irions casser une croûte à la Maison Dorée. Victor servait ce soir-là un réveillon de gala.

Nous nous engageâmes alors dans la ruelle des Fortifications. La lueur d'un falot nous indiqua la porte du célèbre restaurant français, qui est devenu aujourd'hui l'imprimerie de *l'Etendard*.

Il y avait foule dans la buvette. Le centre d'attraction paraissait être un gaillard de six pieds qui discourait, le dos tourné au poêle.

On me dit que c'était Ling-Louk, le célèbre avaleur de sabre et mangeur de feu, qui donnait des représentations au *Mechanic's Hall*.

Ce monsieur voulut donner aux spectateurs une exhibition de son talent.

Je parie, dit-il, une bouteille de champagne avec n'importe qui, que je prendrai dans ce poêle un tison ardent, que je le mâcherai dans ma bouche pendant une minute, montre en main.

Le pari fut accepté par un habitué du restaurant, et Ling-Louk se mit à opérer.

Il fit ce qu'il avait promis au grand étonnement des spectateurs.

Mon compagnon seul ne parut pas émerveillé par ce tour qui tenait du prodige. Il haussa les épaules d'un air de dédain et, s'adressant à l'assistance :

—Messieurs, dit-il, je ne vois rien de prodigieux dans ce qui vient d'être fait par ce Chinois. Regardez-moi bien tous ensemble. Je ne m'approcherai pas du poêle pour y prendre des tisons, et je vais vous vomir du feu.

Mon compagnon se serre alors les lèvres, ses joues se gonflent, ses narines se dilatent, ses yeux grossissent au point de sortir de leur orbite et commencent à s'injecter de sang, ses prunelles lancent des lueurs phosphorescentes. Quelques secondes après il ouvre la bouche. Il en sort une fumée jaune et une odeur de soufre se répand dans la salle. Bientôt des étincelles jaillissent entre ses dents, mon individu commence à vomir des flammes. Pendant cette opération terrible la coiffure en sealskin de mon ami s'est levée d'elle-même, des petites cornes noires se dressent de chaque côté de son front. Il a croisé les bras sur sa poitrine qu'il presse convulsivement. Ses gants de peau se sont déchirés aux extrémités et laissent apparaître des griffes d'un noir d'ébène.

Pendant ce temps-là, j'ouvre la porte de sortie. Ici se passe un spectacle aussi terrible. Les chevaux noirs de notre voiture piaffent sur la neige qui fond tout autour d'eux. Les fers des chevaux paraissent rougis au feu, ainsi que les bandages des roues.

La coiffure des cochers noirs est tombée à côté du sleigh et leur front sont ornés de cornes menaçantes.

La frayeur m'arrête sur le seuil de la porte. Mon Dieu, que faire ! C'est le diable en personne. Ce n'est pas étonnant qu'il ne voulait pas assister à la messe de minuit.

Je veux lever la main pour faire le signe de la croix, mais la terreur m'a paralysé. Mon com-

panion, me dit, tu ne t'en iras pas, mon vieux. Tu as dit que tu étais mon ami, si tu me lâches comme ça, tu vas me rendre tout ce que je t'ai donné, ici, devant tout le monde, si tu fais des difficultés, attention ! J'ai là deux de mes domestiques qui te forceront à me suivre aux pays chauds.

Je m'exécutai de suite. En un clin d'œil, je m'étais débarrassé de mon capot en sealskin, de la montre et des autres bijoux.

—Va-t'en ingrat, dit alors mon compagnon de la nuit, en me donnant une vigoureuse poussée qui me lança dans un banc de neige de l'autre côté de la ruelle.

Je me réveillai. J'avais eu un cauchemar. Je me levai et je vis que je m'étais couché sur mon canapé avec le vasistas ouvert. La neige s'engouffrait dans ma chambre où la température était rendu à cinq degrés au-dessus du point de congélation. Je regardai ma montre. Je n'avais dormi que dix minutes tout au plus.

La morale de cette histoire est qu'il ne faut jamais prétendre connaître les gens qui se présentent à vous comme d'anciens copains.

H. BERTHELOT.

### IMPRUDENCE IMPARDONNABLE

Un bohème vient emprunter \$5 à un ami en pleine splendeur et disposé à la détente.

—Cinq piastres, dit l'autre, ce n'est pas assez, en voilà \$20.

Et le bohème ému s'écrie :

—Mais, malheureux, tu veux donc que j'aie le débiter partout !

### UNE SURPRISE

Piquandard frappe, hier, à la porte d'un banquier.

—Monsieur, vous allez être bien étonné, lui dit-il d'un air piteux. Je viens vous emprunter cent sous.

—Monsieur, fait le banquier, vous allez être encore plus étonné... Les voici !

### UNE HEUREUSE FAMILLE

Un parent de Champoireau habite une localité aussi riche que coquette.

—Vous ne devez pas avoir de pauvre, ici ? lui disait, hier, un Parisien.

—Peuh ! nous en avons tout de même quelques-uns... mais ils sont à leur aise !

### TENDANCES MUSICALES

De l'intelligence des chiens :

—Je vous assure que la musique porte singulièrement sur les nerfs des ces intéressants animaux.

—Allons donc ! Médor est au contraire un amateur fini de musique.

—À quoi voyez-vous cela ?

—Tenez, voyez-le : il a toujours la queue en trompette !

### COMPLAISANCE INSTANTANÉE

Un acheteur entre dans un magasin.

—Ne vous ai-je pas donné à l'instant un billet de \$20 pour un billet de \$24 ?

Le boutiquier sans hésiter :

—Non, monsieur.

—Ah ! c'est parce que j'avais un mauvais billet de banque que je ne retrouve plus.

Le boutiquier, avec précipitation :

—Attendez, je vais voir encore une fois.

### PECHEUR A LA LIGNE

On se dispute.

—Vous n'êtes qu'un insolent !

—Et vous, une huitre !

—Monsieur !

Un troisième pêcheur intervenant :

—Allons ! messieurs ! ne brouillons pas les carpes !

### CHANGEMENT DE RELATIONS

Une jeune veuve vient d'épouser le frère de son premier mari. Ce dernier était fort artiste, et avait meublé sa maison de merveilleux objets d'art.

Comme une visiteuse complimente la veuve devant son second mari de l'élégance de sa demeure.

—Ah ! oui, fit-elle, mon pauvre beau-frère avait tant de goût !

Entre domestiques :

—Et vous, Paul, que faites-vous ?

—Je verse.

—Ah ! vous êtes sommelier ?

—Non, cocher.

Deux pochards font irruption dans un café où deux paisibles citoyens font une partie de dominos.

—Vous allez trinquer avec nous ! s'écrie le plus gai de la bande... Nous sommes vos frères !

—Je crois, répond l'un des joueurs, que vous êtes souvent noceurs !

*Mendiant.*—Ayez pitié d'un pauvre homme qui a perdu toute sa famille dans l'éboulis de Québec.

*Le passant.*—Mais, parbleu ! je vous reconnaissais. C'est vous qui, l'an dernier, aviez perdu toute votre famille dans le naufrage d'une goélette dans le golfe.

*Le mendiant.*—Ah ! Monsieur ! un malheur n'arrive jamais seul.

Bal bourgeois. On danse beaucoup mais on ne soupe pas. La maîtresse de la maison à un invité :

—Comment, cher monsieur, vous laissez passer ce quadrille ?

—Hélas ! madame, ventre affamé n'a pas d'orteils !

Au ministère quelconque, à onze heures du matin, un chef de division demande un commis qui n'est pas encore arrivé au bureau.

—C'est scandaleux ! s'écrie-t-il, comment veut-on que les chefs soient zélés, quand les petits employés de leurs bureaux donnent de tels exemples !

Dans un restaurant :

—Garçon, ce bifteck est détestable.

—Pourtant, je jure à monsieur qu'il a été bien saisi...

—Autrefois, par la bride.

### THÉÂTRE ROYAL

Le Théâtre Royal fait fureur cette semaine. Ce qui s'y passe a piqué la curiosité et provoqué l'intérêt du public. *La Grande Compagnie Australienne d'Austin* a un succès sans pareil. Les 22 artistes qui figurent sur la scène sont de première force.

Les deux sœurs Austin font des tours de force bien extraordinaires sur le trapèze. Il y a eu foule tous les soirs, et samedi après-midi et dans la soirée, il y aura encombrement, et l'on fera bien de se rendre à bonne heure, si l'on veut avoir de bonnes places.

Une excellente compagnie paraîtra au Royal la semaine prochaine. *Pat Rooney* jouit d'une réputation émérite partout où il va, et nous sommes certain qu'il n'aura pas à se repentir d'être venu nous visiter.

LES VÉRITABLES ÉTRENNES



LA DEMANDE EN MARIAGE



## UN PETIT COUP DE VENT



Jack.—Vous ne savez pas, madame D'Urmont ? Nous amenons les jeunes filles à la grève à dos d'âne. Venez-vous ?  
Madame D'Urmont, (la chaperonne).—Non ; je crois que je serais trop lourde pour vous autres.

## UNE VISITE DU JOUR DE L'AN



M. de la Porcherie.—Très jolies, ces fêtes ! Et j'ai entendu le bourgeois dire qu'il promettait quelque chose de mieux encore, à Pâques.

M. du Glouglou.—Oui ! Ça vous amuse, n'est-ce pas ? Eh bien ! C'est ma petite famille qui en a fait les frais. A Pâques, ça sera la vôtre.

## COMMENT L'ON CONQUERT UNE DOT

La façon dont Saint-Onésime s'est marié mérite une mention particulière.

Très fatigué, n'ayant plus le sou, couvert de dettes, Saint-Onésime cherchait depuis longtemps une jeune fille riche, à l'aide de laquelle il pût reboucher les trous faits à sa fortune.

Mademoiselle Bittarquin lui parut être l'objet désiré. Le père Bittarquin était un avaro d'un genre particulier, mettant son amour-propre à payer tous les objets de la vie moitié moins cher.

Saint-Onésime vient voir Bittarquin avec une redingote splendide.

—Devinez, fait Saint-Onésime, combien j'ai payé cette redingote ?

—Vingt piastres... répondit Bittarquin.

—Non ! sept piastres.

—Pas possible ?

—Voici l'adresse... Vous n'avez qu'à y aller de ma part.

Bittarquin roule des yeux furibonds et va chez le tailleur, qui lui confectionne pour sept piastres une redingote identique.

Huit jours plus tard, Saint-Onésime apparaît avec une paire de bottines d'une forme ultré élégante.

—Devinez combien j'ai payé ça ?

—Je m'y connais... murmure Bittarquin. Au moins cinq piastres.

—Une piastre et demie !

—Et où ?

Saint-Onésime donne l'adresse.

La même comédie se renouvela pendant un mois. Bittarquin avait fini par être convaincu que Saint-Onésime était l'homme de Montréal le plus malin et le plus économe. Il lui donna sa fille avec \$40,000 de dot.

Il y a huit jours, on a apporté à Bittarquin une série de factures... La différence que son gendre devait à tous les fournisseurs entre le prix que Bittarquin avait payé et le prix réel des fournitures faites.

Bittarquin est mort de chagrin.

## BONNE A RIEN FAIRE

Dans un bureau de placement :

La servante.—Madame peut me confier toute espèce de travail, excepté la cuisine, la couture, la lessive, la coiffure, monter de l'eau...

La dame.—Je vois ce que c'est ; vous voulez être engagé comme... bonne à rien faire.

## L'ART DE NE PAS S'ENNUYER

La scène se passe dans une petite ville.

Un montréalais à une vieille fille :

— Votre ville n'est pas gaie... Elle manque de distractions. Vous devez bien vous y ennuyer.

La villageoise, gravement :

— Monsieur, on ne s'ennuie jamais quand on sait s'occuper des affaires des autres.

## DANS LE SIÈCLE D'ÉLECTRICITÉ

Un monsieur cherche une villa à louer dans les environs de la ville.

— Est-ce que l'air est sain dans cette localité ? s'informe-t-il.

— Oh ! monsieur, tout ce qu'il y a de meilleur. Chez nous, on devient centenaire en un rien de temps.

## UN NOTAIRE QUI PAPILLONNE

Il était une fois, dans un pays situé bien loin d'ici, un notaire très vieux, portant lunettes et perruque, et si courbé, que son échine formait un arc de cercle, tandis que son nez semblait toujours prêt à cogner les pierres du chemin.

M. Codillarius était un homme de l'ancien temps, honnête et bon enfant, secourable au pauvre monde et fort expert en son métier.

Lorsque vêtu de son habit chocolat, aux gros boutons de métal, aux basques énormes, il passait tout ratatiné dans les rues fangeuses de la petite ville de X..., les épines dorsales de tous les passants prenaient une courbure au moins égale à celle de l'échine du vieux notaire.

Pourtant ces marques de considération ne suffisaient plus à M. Codillarius.

Depuis un an, il n'accordait qu'une attention distraite aux salutations respectueuses de ses concitoyens. C'est qu'il portait au cœur un rêve qui lui semblait irréalisable, le rêve qui tôt ou tard vient saisir l'homme, l'enlève sur les ailes ardentes de la chimères, pour le laisser retomber du haut sur les rochers et les cailloux des sentiers vulgaires.

En un mot le respectable tabellion était amoureux !

Tout juste en face du cabinet où il travaillait au milieu des monceaux de poussiéreux dossiers, et où pendant de si longues années, il n'avait jamais songé qu'aux actes de donation, de vente, aux testaments, etc., là, sous ses yeux, de l'autre côté de la rue très étroite, s'ouvrait une fenêtre entourée de lilas.

Et, pendant toute la journée, au sein des fleurs embaumées, apparaissait la tête blonde et charmante d'une jeune fille de vingt ans, Hermine, ouvrière infatigable, ayant toujours du cœur à l'ouvrage et à la chanson.

Sa petite main allait, allait du matin au soir, faisant voltiger l'aiguille et en même temps sa langue allait, allait, égrenant, sous le dôme de verdure et de fleurs, les romances qui portent au fond des cœurs jeunes et vieux comme un baume d'espérance ou de consolation.

Etonné tout d'abord de se voir distrait de ses graves occupations par quelque frivole refrain, le notaire se morigéna *in petto*, et pensa que cette distraction inusitée ne se renouvelerait pas. Il se trompait. Désormais, il lui fut impossible de détacher ses regards de la délicieuse apparition d'en face ; il demeura tout à fait incapable de s'occuper de ses minutes et de tout ce fatras de paperasses qui, jusqu'à ce moment, lui avaient procuré tant de jouissances professionnelles.

Pendant des heures et des heures, oubliant ses devoirs de tabellion, oubliant la table, la promenade, M. Codillarius, le menton appuyé sur les mains, rêveur, considérait sa petite voisine et demeurait immobile, comme hypnotisé.

A quelques pas derrière lui, un long jeune homme maigre, osseux, noir de teint, noir d'habit, Herbert, son principal et unique clerc, le regardait en dessous et, de temps en temps, sa grande bouche aux lèvres minces s'ouvrait, découvrant des dents aiguës et faisant entendre le bruit d'une tabatière aux charnières rouillées.

Cependant M. Codillarius se disait, un beau matin, pour la centième peut-être :

— La vieillesse n'est donc pas à l'abri de ces tentations infernales ? Quoi ! pendant près d'un demi siècle, j'aurai cru avoir étouffé en moi jusqu'à l'ombre d'un rêve amoureux ; je me serai cru le cœur à jamais enseveli sous les parchemins implacables, et voici qu'au moment même où s'approche les dernières heures de la vie, je ressens dans tout mon être une chaleur inattendue, merveilleuse, inexplicable !

— Le destin envierait-il cette lueur suprême au cerveau des vieillards pour leur montrer combien ils ont eu tort de consacrer leurs pensées, durant le cours d'une longue existence, à des objets indignes, tandis qu'ils laissaient, indifférents et coupables, passer à côté d'eux le bonheur, c'est à dire l'amour ?

Et tout rempli de rêves poétiques, le notaire sentait monter à ses lèvres comme un écho des chansons de la jeune fille.

Hermine chantait :

J'aime à voir, volant, volant  
Le gentil papillon blanc...

— Ah ! se disait M. Codillarius, dont les aspirations présentes étaient celles d'un écolier, que ne suis-je le papillon blanc, que cette douce jeune fille appelle de la sorte ? J'irais me poser d'abord sur cette joue fraîche et pure, j'irais...

Le notaire aurait été loin de la sorte, si la voix sarcastique de son clerc, le long jeune homme noir, n'était venu l'interrompre :

— Maître Codillarius, dit-il, excusez-moi si je dérange votre rêverie.

— Que voulez-vous, Herbert ?

Le clerc, debout derrière son pupitre, semblait avoir grandi de moitié, ses yeux brillaient d'un éclat fantastique :

— Je veux exaucer un de vos souhaits. Vous formiez tout à l'heure, dans votre fort intérieur, le vœu de devenir papillon blanc... Ne cherchez pas à le nier. J'entends tout ce que vous croyez ne dire qu'au plus profond de votre cœur... Maître Codillarius, vous avez été bon pour moi et je veux employer ma puissance à vous être agréable.

— Votre puissance... balbutia le tabellion tout tremblant.

— Qui êtes-vous donc ?

— Ne vous en doutez-vous pas ?

Et, en même temps, des yeux et de la bouche d'Herbert sortirent des rayons verdâtre qui jetèrent dans la chambre une lueur féérique.

Le clerc poursuivit :

— Donc, puisque vous désirez être papillon blanc, que votre souhait, maître Codillarius, soit accompli.

Aussitôt, le tabellion sentit son torse se rapetisser, devenir menu, tandis que des ailes encore poudrées du pollen de quelque fleur, se développaient sur ses épaules. Puis, dans son cerveau, tout petit, ce fut comme une ivresse juvénile et folle, l'ardent désir de voltiger dans les rayons de soleil et parmi les fleurs embaumées.

La belle Hermine chantait toujours :

J'aime à voir, volant, volant,  
Le gentil papillon blanc...

Le notaire, transformé, s'élança aussitôt vers la fenêtre garnie de lilas et, ainsi qu'il l'avait désiré dans son amoureuse songerie, il alla frôler de ses ailes diaphanes la joue veloutée de la jeune fille.

Hermine, toute à son travail, se contenta d'écartier de la main l'audacieux insecte, tout en poursuivant sa chanson.

Etonné de cette accueil, le notaire-papillon se posa sur une touffe de lilas. Bientôt, l'ouvrière ayant abandonné son ouvrage, il entendit le monologue suivant sortir des lèvres roses de sa bien-aimée :

— Le notaire d'en face est décidément un jocrisse. Voilà plus de six mois qu'il me fait de l'œil et il ne s'est pas encore déclaré. Il devrait bien penser que si je me tiens à la fenêtre, en chantant le papillon blanc, ce n'est point pour ces sales bêtes qui viennent se jeter dans ma soupe. Ce vicillard est riche, il désire m'avoir pour sa femme ; il faut vraiment qu'il soit bien cornichon pour ne pas savoir s'y prendre...

A ces mots, maître Codillarius eut un tel sursaut d'étonnement qu'il se réveilla...

Son clerc était correctement assis à un pupitre et sa plume grinçait sur le papier.

Le tabellion, fort satisfait alors du cauchemar instructif auquel il venait d'être en proie, mit dans sa poche quelques écus d'or, revêtit son plus bel habit, et dès que l'ombre de la nuit couvrit les rues de la petite ville, il se glissa en tapinois chez la douce Hermine qui, malgré l'âge et les infirmités du galant, le reçut, ainsi que les pièces d'or, bien mieux que le papillon blanc de son rêve.

Il avait mariage au bout de huit jours.

## BERCEUSE

Petit bébé, fais bien vite do	DO ;
Ta mère est là, mon bel ange ado	RE.
Ferme tes yeux, déjà clos à de	MI.
Sous ton berceau, que ma main réchauf	FA,
Tes chers soldats, tous épars sur le	SOL,
Dorment déjà ; fais comme eux ; c'est ce	LA.
Sur toi, mignon, le bon Dieu veille aus	SI.
Allons, bébé, fais bien vite do	DO.
Demain, c'est le jour de Quasimo	DO.
Dans le jardin, par le soleil do	RE.
Tu folâtreras, mon petit a	MI,
Avec Minet, qui si fort te grif	FA,
Quand vous jouiez sous le grand para	SOL.
Vilain Minet, qu'avez-vous donc fait	LA ?
Comme c'est mal de nous griffer ain	SI !
Mais à demain, jour de Quasimo	DO.
Petit bébé, fais bien vite do	DO ;
Ta mère est là, mon cher ange ado	RE.
Ferme tes yeux, déjà clos à de	MI.
Sous ton berceau, que ma main réchauf	FA,
Tes chers soldats, tous épars sur le	SOL,
Dorment déjà ; fais comme eux ; c'est ce	LA.
Sur toi, mignon, le bon Dieu veille aus	SI.
Chut ! Taisons-nous ! Mon bébé fait do	DO.

## INFLUENCE DES ORGANES LES UNS SUR LES AUTRES

D'après les expériences de Urbanschtsch, (de Vienne), toute excitation sensitive a pour résultat d'augmenter l'acuité des autres sens : les sensations auditives augmentent la perception des couleurs et l'acuité visuelle. Par exemple, si l'on expose des tableaux colorés à une distance telle que l'on puisse à peine en distinguer les couleurs, et si l'on fait agir différents sons sur l'oreille, on observe généralement que les couleurs deviennent d'autant plus vives que les sons sont plus élevés. Si l'en fait agir un son sur l'oreille, l'œil peut lire, au moment de la perception de ce son, des mots qu'il ne pouvait pas lire auparavant.

Le tic tac d'une montre est mieux entendu lorsque les yeux sont ouverts que lorsqu'ils sont fermés. Le rouge, le vert, augmentent les perceptions auditives ; le bleu et le jaune les affaiblissent. D'après le dire de plusieurs musiciens, le rouge, le vert, le jaune et le bleu déterminent une élévation de son, jusqu'à un huitième ; le violet produit au contraire un abaissement du son.

Les sens du goût, de l'odorat, du toucher, sont aussi influencés par les autres sens. La lumière, le rouge et le vert augmentent la délicatesse du goût, de l'odorat et du toucher ; l'obscurité, le bleu et le jaune diminuent l'acuité des trois sens. Sous l'influence du rouge et du vert, le goût s'étend des bords antérieurs de la langue à toute la surface de l'organe. Le renforcement du sens de l'odorat, du goût et du toucher augmente les autres perceptions sensibles.

Le sens du toucher et celui de la température s'influencent réciproquement. Lorsqu'on chatouille la peau avec un poil et que l'on plonge la main dans l'eau chaude, le chatouillement cesse d'être perçu. Lorsqu'on plonge la main dans l'eau froide et que l'on chatouille une partie du corps, la main sent plus vivement la température de l'eau.

## ORIGINE DE CERTAINES LOCUTIONS

## SE METTRE SUR SON TRENTE ET UN

Depuis l'origine de la langue jusque dans la seconde moitié du dix-septième siècle, la préposition *sur*, souvent employée sous la forme *sus*, accompagna le verbe *mettre*, avec lequel elle formait le sens figuré d'accuser, comme le montrent ces exemples :

Home qui plaide en curt... e home li *metted sur* qu'il ait dit chose que il ne voille conustre...

(Lois de Guillaume, 28.)

Et l'autre partie leva l'un des tesmoins et li *mist sus* qu'il estoit faus tesmoins.

(BEAUMANOIR, VI, 34.)

Là se souvent des gens de male guise,  
Qui *m'ont mis sus* mensonge à escient.

(QUESNES, *Romancero*, p. 80.)

Et le frère du seigneur de la Rivière mourut en prison, et lui *mit on sur* qu'il s'estoit tué d'un pot.

(PHIL. DE FÉNIN, 1413.)

Mais accuser quelqu'un de quelque chose, c'est l'en charger, le lui mettre sur le dos ; et, comme une expression figurée a toujours été d'abord prise au sens propre, il est probable que *se mettre sur* a eu autrefois la signification de se vêtir de : les Anglais, qui ont conservé plus d'une tournure de l'ancien français, ne disent-ils pas encore *to put on* dans le double sens d'accuser et de mettre un vêtement ?

D'où il suit que *se mettre sur son trente et un* veut dire, sans ellipse, se mettre sur le dos son trente et un.

Reste à savoir maintenant quel est le vêtement qui a pu être baptisé de cette singulière façon.

On trouve ce qui suit dans Van Tenac (*Académie des jeux*, d. 213.) :

Le *Trente et un* est un jeu de hasard entre un banquier et des pontes dont le nombre est indéterminé. En voici les règles :

1o. Le banquier ayant un jeu de cinquante-deux cartes, ou même deux ou trois jeux, selon le nombre des pontes, mêle tout ensemble, fait couper, puis il distribue à chacun et à lui-même, une par une, trois cartes. Les figures valent dix, les autres cartes les nombres qu'elles indiquent ; l'as a le privilège de valoir onze ou un, selon qu'il convient à celui qui l'a en main.

2o. La distribution de ces trois cartes étant terminée, chacun regarde son jeu. Celui dont les trois cartes forment *trente et un* les montre et reçoit du banquier deux jetons d'une valeur déterminée au commencement du jeu. Si le banquier a *trente et un* d'emblée, chacun des pontes lui paye deux jetons, excepté ceux qui auraient *trente et un*, lesquels, dans ce cas, ne payent ni ne reçoivent rien.

3o. Le banquier n'ayant pas *trente et un* d'emblée demande qui veut carte ; le premier à sa droite a la parole, et les autres successivement. Celui qui croit avoir un jeu trop faible demande carte ; on lui en donne une ; il la regarde, et il peut ainsi en prendre successivement plusieurs ; mais s'il arrive à dépasser le point de *trente et un*, il crève, il paye deux jetons au banquier.

Or, comme il résulte de cette citation qu'un jeu dont il s'agit le point de *trente et un* est le plus beau, je crois qu'on aura appelé familièrement *trente et un* le plus bel habit de quelqu'un, et qu'on aura dit de lui qu'il *se mettait sur son trente et un* pour signifier qu'il se parait de cet habit.

L'auteur que je viens de citer insinue dans sa préface que le jeu de *trente et un* fut inventé en 1789, ce qui ferait remonter l'expression de *se mettre sur son trente et un* au plus à cette époque.

Dès l'année 1789, le jeu exilé des maisons particulières, s'était réfugié dans les tripots clandestins. Un sieur Azon, à qui l'on attribue l'in-

vention du *trente et un*, fut l'un des premiers, etc., etc.

Mais c'est une profonde erreur, attendu que ce jeu de cartes est mentionné dans le dictionnaire de Furetière, qui, comme on sait, fut publié en 1727.

## SE MOQUER DU TIERS ET DU QUART

Voici, en substance, comment M. Charles Nisard explique cette expression dans ses *Curiosités de l'étymologie française* (p. 22) :

Il y a, dans notre langue, beaucoup de locutions proverbiales qui ont pris leur origine dans une taxe, un impôt, une redevance quelconque. *Se moquer du tiers et du quart* est du nombre.

Comme les impôts, les taxes pesaient principalement sur le peuple ; il y rapportait tous les maux qu'il endurait ; il y comparait ce qu'il haïssait et ce qui lui causait le plus de gêne, et, en créant des métaphores, il créait des proverbes.

Parmi les nombreux impôts qu'inventa la féodalité, il y avait le *tertium* qui était ou la troisième partie de la dîme, ou le droit de mutation dû au seigneur par le vassal qui vendait son bien, ou le droit d'enlever les gerbes dans sa censive, ce qu'on appelait le *champart*, ou le droit sur la vente des coupes de bois et de la vendange, nommé *tiers et danger*, etc. Il y avait de plus la *quarta*, qui était tantôt la prestation en nature prélevée sur le blé, le foin, les fruits, tantôt la taxe exigée d'un mort avant d'être mis en terre. Il y avait aussi le *quarto* ou le *quartum*, autre prestation en nature, affecté surtout au produit de la vigne. Enfin, il y avait le *quint* appelé aussi *quint relief*. C'était la cinquième partie d'une terre vendue, partie qui était payée, selon les localités, soit par l'acheteur, soit par le vendeur.

On trouve dans un relevé fort curieux des biens ecclésiastiques en France, au commencement du dix-huitième siècle (*Descript. de la carte cénonastique*, 2e édit., 1715), le passage suivant :

Sont fournis lesdits ecclésiastiques de deux cent cinquante-neuf mille métairies et sept mille arpens de vignes qui sont par eux baillées à ferme, sans comprendre trois mille arpens où ils prennent le *tiers et le quart*.

On peut naturellement conjecturer de tout cela que, si les hommes qui avaient du bien au soleil et qui, par conséquent, étant soumis à ces impôts, avaient peu de disposition à s'en moquer, il n'en était pas de même des gueux qui, n'ayant rien, ne payaient aucun impôt, *se moquaient du tiers comme du quart* et rappelaient aux officiers du fisc que "là où il n'y a rien, le roi perd ses droits."

Mais je ne puis admettre cette explication du proverbe, et je vais faire connaître les raisons que j'ai pour cela :

1o. La véritable explication de l'expression *le tiers et le quart* doit convenir à cette expression dans toutes les phrases où elle peut se rencontrer, comme les suivantes, par exemple :

Tout passait par son étamine ;  
Aux dépens du *tiers et du quart*  
Il se divertissait...

(LA FONTAINE, *le Roi Candale*.)

Et l'on y sait médire et du *tiers et du quart*.

(MOLIÈRE, *Tart.*, I, 1.)

Vous savez avec quelle bonne foi j'ai prêté mon argent au *tiers et au quart* depuis deux ans.

(DANCOURT, *Désol. des Joueuses*, sc. IX.)

Or, l'explication de M. Ch. Nisard étant fondée sur le fait que ceux qui n'avaient rien se moquaient des impôts portant les noms de *tiers* et de *quart*, elle n'est nullement applicable aux cas nombreux où la locution n'est pas le complément du verbe *se moquer*, et par conséquent elle ne peut, à mon avis, être tenue pour la vraie.

2o. Comme jusqu'ici il n'a pas été trouvé d'exemple de *le tiers et le quart* avant le dix-septième

siècle, il est permis de croire que cette locution, qui ne se dit que des personnes, n'a point pour origine des noms d'impôts du système féodal.

3o. M. Ch. Nisard cite, à la vérité, une phrase où *le tiers et le quart* signifie un prélèvement sur le produit d'une propriété. Mais, évidemment, cette expression ne signifie point le total du produit ; et comme je trouve partout que *le tiers et le quart* veut dire tout le monde, toute personne indistinctement, il me semble voir encore là une preuve que *le tiers et le quart* n'a point une origine fiscale.

D'après Littré, *le tiers et le quart* veut dire tout simplement la troisième et la quatrième personne d'une façon indéterminée, opinion que le célèbre lexicographe appuie sur la phrase suivante, où *en tiers et en quart* sont employés en effet comme les troisième et quatrième personnes :

Grammont soupait continuellement *en tiers ou en quart* avec eux (Liory et des Ormes.)

(SAINT-SIMON, 132, 210.)

Je pense que c'est la meilleure explication qu'on puisse donner de la locution dont il s'agit.

## LOI DE LYNCH

On s'est souvent demandé s'il fallait dire *loi du Lynch* ou *loi de Lynch*.

Il est évident qu'il faut *du* si *Lynch* est un nom commun, et *de* si c'est un nom propre.

Or, voici ce que je trouve à ce sujet dans Block (*Dictionnaire général de la politique*, p. 546) :

"On ne sait pas exactement quel est le personnage qui, dans l'Amérique du Nord, a donné son nom à cette forme de procédure sommaire suivant laquelle le peuple, sans autre formalité légale et sans appel, saisit le criminel, le condamne et l'exécute séance tenante.

"Ce qu'on rapporte de plus probable, c'est que *Lynch* était un fermier de la Virginie qui trouvait plus simple de se faire justice lui-même que de recourir aux tribunaux : il était à la fois le juge et le bourreau.

"L'imagination populaire, frappée sans doute des excès de ce redoutable justicier, a consacré son nom en l'entourant d'un prestige sinistre ; le *juge Lynch* est encore un sujet d'effroi à cause des souvenirs vagues mais terribles qu'il rappelle, et des appréhensions qu'il cause dans un pays où personne n'est sûr de ne pas être *lynché* le lendemain."

Puisqu'il est démontré que, quelle que puisse être l'origine du personnage, *Lynch* est un nom propre, il faut dire *la loi de Lynch*, et pas autrement.

## PANDORE

Un émule de Pandore, c'est un parfait gendarme.

Nous avons, depuis une trentaine d'années, une chanson intitulée : *Pandore ou les deux gendarmes*, laquelle commence ainsi :

Deux gendarmes, un beau dimanche,  
Chevauchaient le long d'un sentier ;  
L'un portait la sardine blanche,  
L'autre le jaune baudrier.  
Le premier dit d'un ton sonore :  
"Le temps est beau pour la saison !  
— Brigadier, répondit *Pandore*, (bis)  
Brigadier, vous avez raison."

Et suivent cinq autres couplets ayant ce même refrain bissé, où *Pandore*, simple gendarme, approuve toujours son supérieur, quoi que celui-ci puisse dire.

Cette chanson a été composée, paroles et musique, par Nadaud, le premier de nos chansonniers modernes, et elle était chantée par Levassor, célèbre acteur du Palais-Royal. Elle devint rapidement populaire ; tout le monde, il y a trente ans, connaissait *Pandore*, et, grâce au ridicule qui s'attacha à ce personnage, son nom nous est resté, dans le sens ironique, pour désigner le gendarme modèle, celui qui ne sait que recevoir l'ordre et obéir.

## MALHEUREUSE INSPIRATION



I

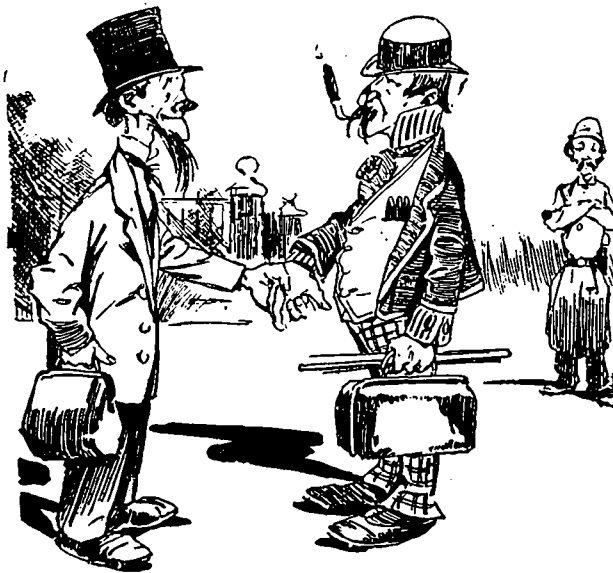
*M. Smith.*—Puisque tu t'en vas, Charley, passe-moi donc ton habit. Je viens de fendre le mien, et j'ai justement une danse avec Mlle Héron.



II

*M. Smith,* (qui n'a pas remarqué que le nouvel habit n'as pas de queue).—Votre père insiste pour de me garder à coucher ici ; mais, voyez-vous, je ne me suis pas préparé pour cela.

## UN CHEVALIER D'INDUSTRIE SUR LA PLACE JACQUES-CARTIER



*Le chevalier d'industrie,* (à Baptiste).—Quoi ! Toinon Quientoiben ici ! Comment est mon oncle Jacot, de la Petite Côte ? Vous me reconnaissez ? Le petit Cassepinet du 3e rang.

*Toinon.*—Tiens ! Je ne me serais jamais douté....



*Le chevalier d'industrie.*—Vous savez ; je suis gros manche à Montréal. J'ai fait une fortune dans le savon. Tenez ; voilà une palette. Je l'enveloppe dans un billet de dix piastres et je vends cela une piastre.

*Toinon.*—Cristi ! J'en achète une.

## PLUS FACILE A DIRE QU'A FAIRE



I

*Le monsieur parvenu.*—Ah ! le beau temps de notre jeunesse ! Qu'est-ce que je ne donnerais pas pour me retrouver avec mes anciens confrères de classe !



II

*Le garçon du bureau.*—Deux messieurs demandent à vous voir. Ils disent avoir été au collège avec vous.

*Le parvenu.*—Dis leur que je suis parti pour voyage et que je ne serai de retour que dans huit jours.



FEUILLETON DU SAMEDI

## LE CHEVALIER LOUIS

QUATRIÈME PARTIE

VI

(Suite.)

—Oui, monsieur Laurent, lui répondit-il, même contre la volonté du roi !... Une simple signature suffit pour me rendre ma liberté, et mon vieux fusil de boucanier n'est pas encors tellement rongé par la rouille, que je n'éprouve par moments l'envie de m'en servir !

Ces mots, prononcés par Ducasse avec une froide résolution qui impose toujours à la foule, changèrent du tout au tout les dispositions des flibustiers associés : ils s'empresèrent auprès de Montbars et l'assurèrent d'un dévouement sans bornes.

—Merci, matelot ! disait une demi-heure plus tard Montbars resté seul avec Ducasse, je n'attendais pas moins de toi ! Sais-tu que tu as bien gravement engagé ta parole !... Si Louis XIV nous abandonnait !

—Alors, matelot, j'écrirai au roi : "Sire, vous avez assassiné un de vos bons serviteurs," et je me brûlerai la cervelle.

—Tu veux dire : nous nous brûlerons la cervelle !

—Cela va de soi-même.

—Montbars, en retournant auprès de de Morvan, trouva le jeune homme en proie à un violent accès de fièvre. Près de lui veillait un chirurgien attaché à la flibuste.

—Eh bien ! lui demanda Montbars avec inquiétude, que pensez-vous de l'état du malade ?

—La gangrène s'est mise dans la plaie, répondit le praticien, l'amputation est devenue une question de vie ou de mort.

Fleur-des-Bois poussa un cri déchirant, et s'élançant entre le chirurgien et le chevalier, comme si le jeune homme eût été menacé et qu'elle voulût le défendre :

—Personne ne touchera à mon chevalier Louis ! dit-elle.

Puis, tombant à genoux, elle ajouta d'une voix étouffée par les sanglots :

—Sainte Vierge ! vous le sauverez, car vous ne voulez pas ma mort !

VII

Le surlendemain du jour où avait eu lieu dans l'Asile la mystérieuse réunion des flibustiers initiés, le brigantin de Montbars relevait, en passant devant les sept branches de la rivière du Naibe, le Petit-Trou et la pointe du Monyon, les premières terres françaises de la partie sud de l'île de Saint-Domingue. Peu d'heures après, il doublait le faux-cap et se trouvait à l'abri ces croiseurs espagnols, qui n'osaient guère s'aventurer, si ce n'est nuitamment et avec des pirogues, dans ces eaux ennemies.

Ducasse, de Morvan, Fleur-des-Bois et Alain étaient réunis à bord du petit navire de Montbars.

Ce dernier, assis près du hamac dans lequel reposait l'infortuné chevalier, avait l'air soucieux ; son regard morne et inquiet ne quittait pas le visage décoloré et amaigri du blessé : en vain le flibustier cherchait à se tromper lui-même, à chaque instant un nouveau pronostic de mort lui apparaissait tellement évident et irrécusable, que le doute ne lui était pas possible.

—Pauvre Louis ! murmura-t-il enfin en se levant, car il ne se sentait plus la force de contempler ce triste spectacle ; —pauvre Louis ! Pourquoi l'ai-je lancé dans cette existence aventureuse pour laquelle il n'était pas né !...

La distance qui séparait la rivière du Naib du Cap, — c'était vers cette ville que le chef des flibustiers se dirigeait, — était à plus de cent cinquante lieues. Montbars grâce à l'audacieuse habileté qu'il déploya et aux vents favorables qui le secondèrent, mit à peine trois jours à accomplir ce voyage.

Toutefois ce court espace de temps suffit pour empirer d'une façon extrêmement grave et visible l'état du chevalier ; il fallut prendre les plus grandes précautions pour le descendre à terre.

Au Cap, Montbars possédait une habitation qui faisait l'admiration et l'envie des plus riches colons de Saint-Domingue ; ce fut là qu'il fit transporter en litière de Morvan.

À peine eut-il installé son neveu dans sa propre chambre, que Montbars fit appeler les trois chirurgiens que le Cap comptait à cette époque : car beaucoup de chirurgiens sans clientèle, sachant combien les boucaniers et les flibustiers avaient souvent besoin de leur office, émigraient d'Europe et venaient chercher fortune à Saint-Domingue.

La consultation des praticiens ne dura pas longtemps : par un hasard assez peu commun dans la science, à la simple inspection du blessé, ils se trouvèrent d'accord pour opérer une prompte amputation. Encore, et malgré l'emploi de ce moyen extrême, ne répondaient-ils pas des jours de l'infortuné jeune homme.

Pour Montbars, cette organisation active et puissante dont l'élément était le danger, un pareil arrêt qui condamnait le chevalier à l'inaction et le rendait incapable de suivre la carrière des armes, était bien autrement terrible que la mort.

—Messieurs, dit-il aux chirurgiens réunis dans le salon de l'habitation, le blessé que vous venez de voir est le sang de mon sang, mon fils d'adoption ! Réfléchissez encore. Pour le sauver, il n'est pas de sacrifices que je ne sois déterminé à m'imposer. Celui d'entre vous qui parviendrait, en évitant l'horrible mutilation que vous jugez être indispensable, à rendre le chevalier à la santé, celui-la aurait le droit de puiser à pleines mains dans mes coffres, de disposer de ma fortune entière ! Je vous le répète donc, réfléchissez !...

La générosité de Montbars était si connue, sa fortune si immense, que, pour ne pas tenter la guérison de de Morvan, il fallait que les chirurgiens fussent bien convaincus de l'inutilité de leurs efforts. Ils persistèrent dans leur première opinion.

—Nous devons ajouter, Montbars, reprit le plus âgé des trois praticiens, qu'il n'y a pas un instant à perdre. Demain, cette opération, déjà si scabreuse aujourd'hui, ne sera probablement plus praticable. Une heure de retard, et la science se trouvera réduite à l'impuissance.

—C'est bien, messieurs, répondit froidement Montbars, en se contraignant pour ne pas laisser éclater son désespoir. Une fois l'amputation convenue, il ne s'agit plus que de l'accomplir au plus vite. Qui de vous veut bien se charger d'apprendre au chevalier cette triste nécessité ?

Les chirurgiens, habitués par profession à une complète insensibilité, se levèrent tous les trois.

—Arrêtez ! s'écria Fleur-des-Bois qui avait assisté silencieuse à la consultation, le chevalier Louis est mon frère : à moi seule appartient le droit de le prévenir !

—Que Dieu t'inspire, ma douce Fleur-des-Bois ! répondit le boucanier avec émotion.

Oui, tu as raison, il vaut mieux que ce soit de ta bouche que de celle d'un étranger, que Louis apprenne sa position désespérée, Va, Jeanne, nous t'attendons ici, personne ne troublera ton entretien.

—Oui, Dieu m'inspirera ! dit Jeanne qui s'éloigna aussitôt.

Au moment où la jeune fille pénétra dans la chambre du chevalier, de Morvan dormait.

Elle s'arrêta devant le lit, et, la tête inclinée, les bras tombants, les mains jointes, elle resta comme en extase devant le blessé.

—Qu'il est donc beau ! murmura-t-elle avec passion. Pourtant ses traits sont contractés par la douleur, pâlis par la fièvre, amaigris par le manque de nourriture... Je suis persuadé que si Nativa le voyait ainsi, souffrant et défait, elle ne l'admire pas comme je l'admire. Pourquoi cela ? Sans doute, parce que Nativa est une de ces filles de villes qui ne comprennent la beauté qu'autant qu'elle parle à leurs yeux. Oui, c'est cela... Moi, dans l'expression de bonté et de noblesse qui anime le visage de mon chevalier, je vois son âme... Allons du courage !

Fleur-des-Bois appuya sa main sur son cœur pour en comprimer les battements violents : puis, avec un accent qui ressemblait à un murmure :

—Mon chevalier Louis, dit-elle, c'est moi ! Jeanne !

Quoique Fleur-des-Bois eût parlé à voix basse, de Morvan ouvrit aussitôt les yeux : un doux sourire se montra sur ses lèvres décolorées.

—Je rêvais à toi, ma sœur, dit-il.

Jeanne sentit les larmes la gagner. Mais, avec une fermeté dont peu de femmes eussent été capables, elle domina son attendrissement.

—Mon chevalier Louis, dit-elle, en s'asseyant sur un fauteuil placé auprès du lit, je viens t'apprendre une mauvaise nouvelle... m'accuser de t'avoir trompé !

—Explique-toi, Fleur-des-Bois.

—Oui, je t'ai trompé, reprit Jeanne avec force, et j'ai eu tort ! Depuis le naufrage de la frégate, tu m'as vue sans cesse te sourire ! Jamais une parole de découragement n'est sortie de ma bouche ! Eh bien ! j'avais le désespoir dans le cœur !... J'attendais ton sommeil pour pouvoir pleurer tout à mon aise !... Mon pauvre chevalier Louis ! comment faire à présent pour t'avouer la vérité ?

—Ma douce Fleur-des-Bois, dit tristement de Morvan, je ne suis pas un de ces enfants tellement gâtés par la fortune qu'une puérile contrariété acquiert à leurs yeux la proportion d'un véritable malheur. Mon existence a été jusqu'à ce jour trop éprouvée pour que la douleur surprenne ma résignation ou mon courage. J'ai appris à souffrir ! Quelle est cette mauvaise nouvelle, Fleur-des-Bois, que tu hésites à me confier ?

—Il s'agit de ta blessure, mon chevalier !

De Morvan sourit.

—Je sais qu'elle est mortelle, répondit-il tranquillement.

—Et tu ne m'en avais rien dit ! s'écria Jeanne qui, incapable de se contenir plus longtemps, éclata en sanglots.

—A quoi bon t'attrister, ma bien-aimée ! Je me réservais d'attendre ma dernière heure pour t'adresser mes adieux ! Ne pleure point ainsi ! les sanglots retentissent douloureusement dans mon cœur. Jeanne ! je t'en conjure, ne pleure point.

—Nous nous trompons tous les deux, mon chevalier.

—Parce que nous nous aimions, Fleur-des-Bois, et que chacun de nous voulait éviter une douleur à l'autre. Ainsi, les chirurgiens m'ont condamnés, n'est-ce pas ? Quels termes assignent-ils à mon existence ? A quel jour, à quelle heure ont-ils fixé ma mort ?

—Non, mon cher chevalier, les chirurgiens ne désespèrent pas... ils répondent, au contraire, de ta vie... Seulement, si tu savais...

—Le sacrifice qu'ils exigent de moi, je m'en doute et je refuse de m'y soumettre !... C'est assez déjà, Fleur-des-Bois, que mon cœur soit mort aux pensées de mon âge, sans que mon corps rivé au sol comme l'est un galérien à son boulet, complète cette vieillesse anticipée; Je suis trop chrétien pour rêver le suicide, mais devant le succès incertain d'une opération probablement inutile, j'ai le droit de me livrer à la mort !

Pendant que de Morvan parlait, Fleur-des-Bois, plongée dans une profonde méditation, paraissait ne pas l'écouter, ne pas l'entendre.

—Mon chevalier Louis, s'écria-t-elle tout à coup en cessant de pleurer, veux-tu me jurer sur notre patronne sainte Anne d'Auray, que tu ne changeras pas de résolution ? que, moi partie, tu resteras inébranlable aux prières, aux supplications de Montbars ?...

—Volontiers, Fleur-des-Bois : mais explique-moi ce changement...

—Les moments sont précieux, adieu, au revoir, mon chevalier Louis... Je n'osais te demander le conseil de résister aux projets des chirurgiens, mais je ne puis t'exprimer combien je suis heureuse que cette idée te soit venue... Au revoir, mon chevalier, mon frère, au revoir !...

Jeanne, le visage radieux, l'air inspiré, s'éloigna aussitôt, laissant de Morvan en proie à une surprise extrême.

### VIII

Il était minuit. Une atmosphère lourde et chargée d'électricité pesait sur le Cap. La brise du soir, manquant à son exactitude ordinaire, n'avait pas fait son apparition quotidienne ; aucun souffle ne rafraîchissait l'air.

Montbars qui à moitié couché dans un vaste fauteuil, veillait auprès de de Morvan, s'était assoupi, lorsqu'un violent coup de tonnerre, semblable à une véritable décharge d'artillerie, éclata subitement et le réveilla en sursaut.

—Comment te trouves-tu, Louis ? demanda-t-il au jeune ; n'as-tu besoin de rien ?

—Je suis tout à fait bien, répondit de Morvan d'une voix sèche et brève qui annonçait un violent accès de fièvre ; je ne désire qu'une chose, Montbars, c'est que tu ailles prendre un peu de repos. Depuis quatre jours que Fleur-des-Bois est partie, tu n'as pas quitté d'une minute le chevet de mon lit ; tu dois être brisé de fatigue...

De Morvan, de plus en plus dominé par la fièvre, luttait de toute son énergie contre le délire ; à chaque instant, son regard inquiet se dirigeait vers la porte de la chambre ; un tressaillement convulsif agitait son corps puis laissant retomber avec découragement sa tête sur son oreiller, il essayait en vain de dormir.

—Montbars, murmura-t-il enfin, de l'air : j'étouffe !...

Montbars ne put s'empêcher, en prenant son neveu dans ses bras, de pousser un soupir : le changement qui s'était opéré depuis quatre jours dans l'état de l'infortuné blessé était effrayant ; les chirurgiens, consultés de nouveau la veille, avaient déclaré que rien, pas même un miracle de la nature, n'était capable de le sauver. Quant à tenter l'opération, — en supposant que de Morvan consentit enfin à la subir, — le mal avait fait de tels progrès, qu'il n'y fallait plus songer : c'eût été une cruauté inutile !...

Bientôt d'épouvantables détonations électriques embrasèrent le ciel et retentirent avec une violence, dont les plus forts orages d'Europe sont impuissants à donner une idée mé-

me approximative. On eût dit que la nature, bouleversée par un horrible cataclysme, allait rentrer dans le chaos !

Presque au même instant une de ces pluies torrentielles et diluviennes des tropiques, qui courbent et abattent sous leur irrésistible impétuosité les géants centenaires des forêts vierges, avec la même facilité que de frêles tiges de blé, vint se mêler au feu du ciel et compléter l'orage ?

—N'est-ce pas, Montbars, qu'il faut croire aux présages ? dit de Morvan ranimé par la fraîcheur de l'air. La première fois que Nativita m'apparut, ce fut, tu t'en souviens, à Penmark, par une affreuse tempête ; l'enfer semblait, ainsi que cette nuit, s'acharner après la terre. Pourquoi ai-je méconnu cet avertissement ! Pourquoi suis-je resté sourd à la voix de l'orage ? C'est seulement à la pieuse lumière des cierges, à la douce clarté des étoiles qui brillent dans un ciel pur, qu'il faut fiancer son âme. La lueur des éclairs porte malheur !

À ces paroles de de Morvan, qui, sans dénoter précisément un délire complet, annonçaient au moins déjà un grand affaiblissement d'esprit, le flibustier se mordit les lèvres avec fureur ; à la pensée de son impuissance, cet homme si fort se désespérait ; il comprenait que l'agonie de l'infortuné jeune homme allait commencer.

—Tu feras mieux, mon cher Louis, lui dit-il d'une voix émue, au lieu de donner ainsi cours à ton imagination, d'essayer de te reposer ! une heure de sommeil te produirait un bien infini. Allons, un peu de raison ! bois cette potion calmante ordonnée par les médecins.

Le flibustier, soutenant le jeune homme dans ses bras, lui présentait le breuvage, lorsque de Morvan poussa un grand cri et se souleva avec une énergie suprême sur son lit de douleur.

—Pauvre Louis ! murmura Montbars, il se meurt !

Le flibustier se trompait. De Morvan, l'air radieux, les yeux brillants de joie, paraissait en proie à une douce et profonde extase. Ce n'était pas l'expression du délire, mais celle d'un bonheur inouï, surhumain, que reflétait son visage.

—Regarde, Montbars ! dit-il enfin d'une voix tremblante et en étendant le bras. La voici !...

Le boucanier se retourna dans la direction que le jeune homme lui indiquait : à son tour il poussa une exclamation d'admiration et de surprise ; il venait de voir Fleur-des-Bois encadrée au milieu de l'espace laissé libre par l'ouverture de la fenêtre.

Les éclairs incessants qui embrasaient l'horizon donnaient à l'apparition de la fille de Barbe-Grise quelque chose de merveilleux et de surnaturel. Avec ses magnifiques cheveux dénoués par la violence du vent, son teint animé par la rapidité de sa course, sa robe de mousseline blanche, qui, trempée par la pluie, laissait deviner l'admirable perfection de sa taille, Fleur-des-Bois ressemblait à une sylphide d'Ossian.

—Mon chevalier Louis, tu me maudissais peut-être, dit-elle, en s'élançant vers de Morvan. Ne m'accuse pas... si tu savais combien je me suis hâtée !... Enfin, j'arrive à temps !... Mon Dieu, que tu es donc changé... N'importe, je te sauverai !

De Morvan était tellement ému, que pendant un instant il resta incapable de prononcer une seule parole. Ses yeux seuls exprimaient à la jeune fille la joie folle que lui causait sa présence.

—Fleur-des-Bois, murmura-t-il enfin, je t'attendais pour mourir. A présent que je t'ai vue, je puis aller rejoindre mon père !...

—Toi mourir ! s'écria Jeanne avec effroi, non, mon chevalier Louis, tu ne mourras pas ! Crois-tu que si ton existence n'avait pas été mise en question- j'aurais jamais consenti à me séparer de toi pendant quatre jours ? Mais je le répète, à présent, je te sauverai !... Montbars, continua Jeanne, en se retournant vers le flibustier, va réveiller les domestiques, tes esclaves... qu'on allume un grand feu... Il me faut tout de suite de l'eau bouillante ! Tu n'es pas encore parti !... Mais dépêche-toi donc ! dépêche-toi !...

—Mon chevalier Louis, reprit Fleur-des-Bois en prenant auprès du blessé la place laissée libre par le départ de Montbars, il faut que je te rassure. Ecoute-moi, tu m'entends bien, n'est-ce pas ?

—Depuis que tu es à mes côtés, Fleur-des-Bois, il me semble que mes forces sont revenues. Je respire à pleins poumons. Aucun nuage n'obscurcit plus mon esprit. Parle ! parle ! Chacune de tes paroles vaut pour moi une année. Que Dieu m'accorde encore une demi-heure d'existence et j'aurai assez vécu.

—Mon chevalier Louis, dit Fleur-des-Bois, j'arrive du pays des Salines, des bords de la rivière du *Massacre* !... Ne m'interromps pas... j'ai hâte de te faire partager ma joie... La rivière du *Massacre* appartient aux Espagnols... Oui, je sais que je pouvais tomber entre leurs mains... qu'ils m'auraient tuée... Il s'agissait de te sauver... Ne me gronde pas ! Près de la rivière du *Massacre* demeure une vieille femme espagnole à qui j'ai rendu, il y a un an, un grand service... j'ai fait évader son fils au moment où on allait le fusiller ! Je te raconterai cela plus tard !... Mon Dieu, je suis si heureuse de te revoir, que vraiment je ne sais plus ce que je dis... je suis folle...

Cette vieille Espagnole, célèbre par la connaissance approfondie qu'elle possède de la vertu des plantes, opère tous les jours des cures merveilleuses. On prétend qu'il n'y a pas une blessure, à moins que le cœur ne soit attaqué, qu'elle ne parvienne à guérir... et c'est vrai, mon chevalier Louis ! J'ai donc été la trouver ; son fils m'a reconnue. Elle m'a embrassée en pleurant. Je lui ai fait part de ta position ; je lui ai minutieusement détaillé tous les symptômes de ta maladie. — Ma chère enfant, m'a-t-elle répondu après m'avoir écoutée avec une grande attention, si cet homme n'était pas un Français, je m'engagerais sur ma part de paradis à le sauver !... Les Français ont tué jadis mon mari... cet homme doit mourir... Je me suis entraîné en vain à ses genoux, elle est restée inexorable ! Alors égarée par la douleur : " Femme ! lui ai-je dit, en refusant de conserver les jours de mon frère, c'est moi que tu assassines !

" Je me nomme Fleur-des-Bois ; tout le monde sait que la Vierge écoute toujours mes prières. J'ai sauvé la vie à ton fils et tu laisses mourir mon frère ! Cela te portera malheur ! Que ton fils soit maudit ! " Ces paroles ont causé une grande impression à l'Espagnole. — J'ignorais, mon enfant, qu'il s'agissait de ton frère, me dit-elle toute tremblante. Retire ta malédiction et je ferai ce que tu voudras.

—Tu conçois, mon chevalier, quelle a été ma joie lorsque j'ai tenu entre mes mains les plantes qui doivent te guérir. Sans perdre une minute, une seconde, je me suis remise en route... Enfin, me voici.

Jeanne achevait à peine ce récit lorsque Montbars rentra.

—Tes ordres ont été exécutés, Fleur-des-Bois, lui dit-il.

—Bien, mon ami. Prends cette poignée de plantes et fais-la infuser dans une dizaine de verres d'eau ; moi, je ne veux pas quitter mon chevalier.

Montbars, quoiqu'il ne comprit rien à la

conduite de Jeanne, s'empressa de lui obéir. Il sentait instinctivement qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire et d'étrange ; l'espoir lui revenait.

—Fleur-des-Bois, dit de Morvan, les yeux humides de larmes de reconnaissance, je ne voudrais pas offenser ton dévouement par mes doutes... cependant, crois-moi, n'ajoute pas une foi trop complète dans la science de la vieille Espagnole. D'abord, elle peut t'avoir trompée ! ensuite, quelque vertu que possèdent ces plantes, ma blessure est bien grave ! Habitue-toi plutôt à l'idée d'une séparation qu'à celle d'une guérison.

—Oh ! quant à être séparée de toi, je ne crains pas cela, dit Fleur-des-Bois. L'Espagnole se connaît aussi en poisons, elle m'en a donné un qui est infailible.

## IX

Lorsque de Montbars rentra suivi d'un esclave qui portait dans une coupe de vermeil l'infusion ordonnée par Fleur-des-Bois, il trouva le chevalier et la jeune fille engagés dans une conversation animée. L'imagination joue un si grand rôle dans les maladies, la distraction produit un tel bien sur un moral affecté, que de Morvan, depuis l'arrivée de Jeanne, n'était plus reconnaissable.

Les couleurs de la vie étaient revenues sur ses joues, la fièvre l'avait quitté ; son regard, naguère si morne et si abattu, rayonnait d'espérance ; la moitié du miracle, dont les médecins n'avaient la possibilité, avait déjà eu lieu ; on entrevoyait la chance d'une guérison.

Toutefois, avant de se réjouir, Montbars résolut d'attendre ; il s'expliquait parfaitement, par la surexcitation que l'apparition si soudaine et si désirée de Jeanne avait produit chez de Morvan, l'heureux changement qui s'était opéré en lui ; mais d'un autre côté, la blessure du jeune homme un tel caractère de gravité, le mal avait fait de progrès rapides, si effrayants, que le flibustier se refusait à croire l'entier accomplissement du miracle.

Fleur-des-Bois saisit vivement des mains de l'esclave la coupe remplie de la bienfaisante infusion, et la présenta au chevalier ; mais à peine ce dernier l'eût-il approchée de sa bouche, que la jeune fille laissa échapper un petit cri d'effroi, et lui arrêta le bras :

—Mon chevalier Louis, lui dit-elle en essayant de sourire, laisse-moi d'abord m'assurer si ce breuvage a été convenablement préparé.

Alors Jeanne, sans attendre une réponse, et comme si elle craignait que l'on ne s'opposât à son action, porta rapidement la coupe à ses lèvres et but un tiers environ du contenu.

—Cette infusion est brûlante, reprit-elle, il faut attendre.

—Fleur-des-Bois, lui dit Montbars qui l'observait avec une singulière attention, je ne comprends pas, si tu as une confiance aussi grande que tu le prétends dans l'infailibilité de l'Espagnole que tu tardes sous un aussi futile prétexte à venir au secours du chevalier ?

—Ce breuvage n'a de vertu qu'autant qu'il est pris à froid, répondit Jeanne avec un embarras visible et en rougissant.

Montbars hocha la tête en signe de doute, mais il n'insista plus.

Pendant le quart d'heure qui suivit cette petite scène intime et si insignifiante, du moins en apparence, Jeanne parut préoccupée. A plusieurs reprises Montbars la vit tressaillir, puis pâlir.

Bientôt un céleste sourire idéalisa, s'il est permis de se servir de cette expression, le visage de la boucanière, qui présenta de nouveau le breuvage au blessé :

—A présent, mon chevalier Louis, lui dit-elle, tu peux boire sans crainte, il n'y a plus de danger ! ..

—Qu'entends-tu par ces mots, Jeanne, il n'y a plus de danger ? demanda Montbars tandis que de Morvan vidait la coupe.

—Que tu es méchant avec tes questions ! répondit Fleur-des-Bois d'un air moitié honteux, moitié mutin. Tu sais bien que je parle la plupart du temps sans réfléchir. . .

—Je sais aussi, Fleur-des-Bois, avec quelle gaucherie tu abordes le mensonge...

La pauvre enfant, toute confuse, baissa la tête et garda le silence.

—Qu'y a-t-il donc ! demanda de Morvan en remarquant l'embarras de Jeanne !

—Il y a, dit froidement le boucanier, que Fleur-des-Bois vient de jouer sa vie pour toi.

—Jeanne vient de jouer sa vie pour moi ! répéta le chevalier avec un profond recueillement. Je ne te comprends pas, Montbars ! Fleur-des-Bois, je t'en conjure, explique-moi cette énigme !

—Mon Dieu, que de paroles inutiles pour une chose aussi simple, répondit Jeanne incapable de résister à une prière du jeune homme. Puisque tu veux savoir la vérité, mon chevalier Louis, je dois te la dire. Dans ma précipitation à revenir près de toi, dans la joie de posséder le moyen de te guérir, j'ai confondu les plantes que la vieille Espagnole m'avait remises. Or, parmi ces plantes se trouvait le poison dont je t'ai déjà parlé. Tu conçois qu'ayant commis la faute, il était bien nécessaire que j'en subisse les conséquences. Voilà pourquoi j'ai voulu goûter tout à l'heure ce breuvage avant de te le donner. J'avais peur qu'il ne fût empoisonné. C'est bien vilain à toi, Montbars, de m'avoir forcée à avouer à mon chevalier Louis mon étourderie. Il n'aura plus confiance en moi. Une autre fois, si tu me devines encore, ne me trahis plus. Ce n'est pas loyal, vois-tu, d'abuser ainsi de ton esprit pour humilier ma simplicité.

Pendant que Fleur-des-Bois s'excusait de ce qu'elle appelait son étourderie, de Morvan la contemplait avec une émotion indicible. Des larmes arrachées par l'admiration et la reconnaissance tremblaient dans ses cils et obscurcissaient sa vue.

—Jeanne, s'écria-t-il avec une explosion passionnée, Jeanne, devant Dieu qui m'entend, je te jure. . .

—N'achève pas, mon chevalier Louis, interrompit Fleur-des-Bois, qui se leva pâle et chancelante de dessus son fauteuil, et étendit son bras vers le jeune homme, comme si elle eût voulu étouffer les paroles qui s'échappaient de ses lèvres : je veux que tu restes honnête homme. Tu oublies que tu es déjà lié par un serment, mon frère !

—Fleur-des-Bois, que dis tu ?... C'est vrai ! reprit de Morvan avec égarement.

Le jeune homme poussa un cri d'angoisse, et laissa retomber lourdement sa tête sur son oreiller ; il était évanoui.

Pendant une semaine, Fleur-des-Bois ne quitta pour ainsi dire pas le chevet du lit du blessé ; Montbars devait employer presque la violence pour contraindre la charmante enfant à prendre de temps en temps quelques heures de repos.

Du reste, de jour en jour la santé de de Morvan faisait des progrès extraordinaires ; les infusions et les applications de la plante donnée par la vieille Espagnole opéraient des merveilles ; les chirurgiens ne pouvaient revenir de leur étonnement. La semaine écoulée, ils déclarèrent de Morvan hors de danger ; seulement ils lui prédirent une longue convalescence.

Un mois plus tard, le jeune homme faisait, en compagnie de Fleur-des-Bois, sa première sortie.

Le mois qui suivit amena la complète guérison de de Morvan ; Jeanne s'obstinait à croire qu'il avait toujours besoin de ses soins, et elle ne le quittait pas. De Morvan devenait toujours de plus en plus triste.

Se sentant trop faible par moments pour dompter la passion qui le dominait, il s'éloignait brusquement de Jeanne, laissant la pauvre enfant tout en larmes, et ne comprenant rien à sa conduite.

Le Cap, qui devait sous peu d'années devenir la ville la plus riche, la plus opulente et la plus luxueuse de l'île de Saint-Dominique, était déjà habité à cette époque par une brillante noblesse venue de France pour tenter les hasards de la fortune.

Le Cap comptait, parmi les planteurs, des cadets appartenant aux plus grandes familles de la cour : les d'Osmond, les d'Erlange, les de Pardieu, les de Bruix, les de Gênes, les de la Garenne, etc., y avaient formé des établissements considérables et qui promettaient de s'accroître encore.

C'était pour jouir de cette société choisie, qui, séparée de l'Europe par la vaste étendue de l'Océan, n'en conservait pas moins la stricte tradition du bon goût, que Montbars avait fait construire sur son habitation au Cap. L'ancien boucanier aimait au sortir de la bataille, à se reposer, par le contraste de ces mœurs élégantes, de la grossière et âpre rudesse de ses flibustiers.

Les relations que les nobles émigrés volontaires avaient conservées avec la cour, lui permettaient en outre de recueillir des renseignements précieux, et le tenaient au courant des événements qui se passaient en France.

Parmi cette jeunesse, plus avide encore de plaisir que d'or, la présence de Fleur-des-Bois avait produit une sensation véritable ; ébloui par l'admirable beauté de la boucanière, la plupart des émigrés ne rêvaient plus qu'aux moyens de lier une intrigue avec elle. Inutile d'ajouter que pas un d'entre eux ne se doutait des trésors de pureté et de tendresse que renfermait le cœur de Jeanne.

La présence de de Morvan, qui accompagnait toujours la jeune fille, avait jusqu'alors opposé un obstacle invincible à la manifestation des adorations dont Fleur-des-Bois était, bien à son insu, menacée.

Un jour que de Morvan, craignant de laisser éclater devant Jeanne le désespoir qui l'accablait, l'avait brusquement quittée au milieu d'une promenade, Fleur-des-Bois fut accostée par un de ses nombreux et inconnus adorateurs. C'était un jeune homme de vingt-cinq ans, d'une tournure agréable, d'un esprit léger, d'une fatuité qui ne doutait de rien, et d'une impertinence à l'événement.

Jeanne, surprise par un langage qu'elle entendait pour la première fois, ne comprit rien aux compliments quintessenciés du jeune homme ; elle se contenta de répondre quelques paroles insignifiantes et voulut s'éloigner ; il la retint.

—Allons, ma toute belle, moins de sauvagerie, dit-il d'un ton railleur. Que diable ! tant de prudence ne s'allie pas à votre position dans le monde. Chacun sait que le chevalier de Morvan est votre amant. . .

—C'est vrai, dit simplement Jeanne ; aussi suis-je bien heureuse.

Cette réponse contraria et enhardit l'étonné.

—Alors, chère enfant, reprit-il, jouons cartes sur table. De Morvan n'est pas riche ; il doit se conduire avec vous d'une façon indigne... Moi, je possède une habitation qui vaut, à ce que prétend mon homme d'affaires, plus de cent mille livres !... Vous plairait-il de m'aider à manger cette habitation ?

MAISON FONDÉE EN 1859

**HENRY R. GRAY**

CHIMISTE-PHARMACIEN

144, RUE SAINT-LAURENT, 144

MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecines est sous le contrôle direct du propriétaire, aide de gradués compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

**SPÉCIALITÉS**

- GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
- GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
- GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.
- GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
- GRAY'S WHITE ROSE, CRÈME LANOLIN, pour mains crevassées, peau rude, etc.

**HENRY R. GRAY**

CHIMISTE-PHARMACIEN

144 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL

N. B. — J'occuperai dans quelques jours le magnifique magasin du No 122 Rue St. Laurent, encoignure de la rue LaGauchetière, et il va sans dire que si j'améliore mon installation ce n'est que pour donner toute la perfection possible à un commerce qui exige tant de petits soins, de détails et d'attention. Je n'emploie dans la préparation de tous mes remèdes, lotions, poudres, drogues, onguents et parfums que des matières chimiquement pures, traitées par les procédés les plus efficaces de la science et sous le contrôle d'analystes experts et sûrs. A tous les raffinement de la parfumerie moderne je veux unir un service de dispensaire absolument complet, efficace et économique, à la portée de toutes les bourses. Comme par le passé, je ferai une spécialité de la vente, aux prix du gros, des drogues et préparations pharmaceutiques aux hôpitaux, couvents, collèges et institutions de bienfaisance.

ETABLIE EN 1852

**LORGE & CIE**



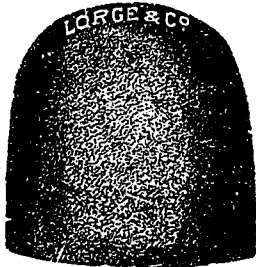
LORGE & C<sup>o</sup>

21 rue St Laurent

Importateurs et Manufacturiers

ASSORTIMENT COMPLET DE NOUVEAUTES EN

Chapeaux,



Chapeaux,

Casquettes

Casquettes

ETC.

ETC.

DE TOUTES SORTES

Reparations faites pour Chapeaux de Soie, Etc.



LORGE & C<sup>o</sup>

PRIX TRÈS MODÉRÉS

**THEATRE-ROYAL**

SPARROW & JACOBS.....PROP. ET CERANT.

Semaine commençant Lundi, le 30 Déc. Après-Midi et Soirée.

**LA GRANDE COMPAGNIE DE PAT ROONEY!**

25—ARTISTES—25

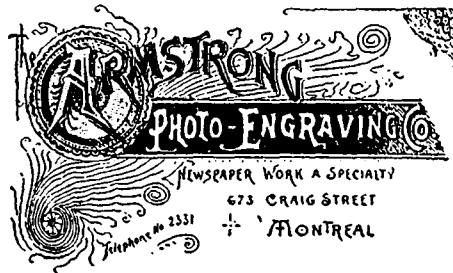
Chanteurs, Danseurs, etc. Rien n'est épargné pour donner satisfaction au public.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan à la N. Y. Piano Co., No 228 rue Saint-Jacques.

Semaine suivante.—Indian Mail Carrier Co'y.



Si vous voulez vous tenir au courant de ce qui se passe autour de vous,

LISEZ

**La Presse**

JOURNAL QUOTIDIEN,

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE.

Abonnement en dehors de Montréal,

SEULEMENT \$3.00 PAR ANNEE.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

Edition Hebdomadaire de huit grandes pages, \$1.00 par année.

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

Annoncez dans "La Presse"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne pour le mois de Décembre

16,257 par jour

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

69 Rue St-Jacques, Montréal.

**EDUARD & MACDONALD**

FABRICANTS DE

**Poeles, Fournaies**

— ET —

**USTENSILES de CUISINE en FER en GENERAL**

Ouvrages de Plombier, Ferblantier et Réparage de Poêles promptement exécutés.

LE POT "JEWELL RANGER"

En forme de Cercle

EST LE MEILLEUR DU MONDE ENTIER

244—RUE SAINT-JACQUES—244

MONTREAL

**PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES**

DE MCGALE

RECOURVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ÉTOURDISSEMENTS,

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

LES PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES de MCGALE, sont préparées avec soin, avec un extrait concentré de la noix longue et combiné avec d'autres principes végétaux, de manière à les placer au premier rang parmi toutes les pilules stomachiques jusqu'à présent offertes au public.

Nos anciens Canadiens-Français faisaient usage de la noix longue, avant sa maturité. Ils l'employaient en CONFITURE, contre la constipation habituelle. Mais le grand inconvénient, était l'obligation de faire, avec des noix vertes et fraîches, cette préparation qui, faite en quantité perdait toute sa force et devenait inutile. La science a depuis découvert un extrait de cette noix, qui se conserve intact dans tous les climats.

C'est de cet extrait que sont composées les Pilules de Noix Longues de Mcgale.

**B. E. MCGALE**

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

AGENTS DEMANDES PARTOUT

PRIX DE VENUE, \$4.98

SAMPLE FREE

Cette montre se vend d'ordinaire \$15.00. Pour 60 jours nous la vendrons à \$4.98, avec la chance pour vous d'en avoir une pour rien. Coupez ceci et envoyez nous le avec 50c en timbres comme garantie que vous êtes de bonne foi, pour nous faire d'express, et nous vous enverrons la montre C. O. D. sujet à examen. Si tout est satisfaisant et tel que représenté, vous pouvez payer la différence et garder la montre, autrement cela ne vous coûtera rien. Si vous nous en faites vendre 6, d'ici 30 jours, nous vous en enverrons une gratis. Cette montre est importée et son boîtier en acier est d'un diamètre de 40z. face découverte, et garantie sous tous les rapports. Nous ne sommes rien sur cette montre, mais cela nous aide à vendre nos montres en et en double, d'après notre grand catalogue que nous envoyons gratis. Envoyez votre ordre immédiatement. Cette annonce ne paraîtra que plus. Adressez: A. C. Roebuck & Co., 57 & 59 Adelaide St. East, Toronto, Canada. Nous recommandons cette montre à tous ceux qui liront cette annonce. En ordonnant, mentionnez ce journal. Si vous désirez recevoir cette montre par la maille, il faudra envoyer le montant complet, car la marchandise ne peut pas être envoyée C. O. D. par la maille. Quand le montant complet de l'ordre est envoie de sucre, nous envoyons gratis une jolie chaîne en or ou d'acier.



Cette montre se vend d'ordinaire \$15.00. Pour 60 jours nous la vendrons à \$4.98, avec la chance pour vous d'en avoir une pour rien. Coupez ceci et envoyez nous le avec 50c en timbres comme garantie que vous êtes de bonne foi, pour nous faire d'express, et nous vous enverrons la montre C. O. D. sujet à examen. Si tout est satisfaisant et tel que représenté, vous pouvez payer la différence et garder la montre, autrement cela ne vous coûtera rien. Si vous nous en faites vendre 6, d'ici 30 jours, nous vous en enverrons une gratis. Cette montre est importée et son boîtier en acier est d'un diamètre de 40z. face découverte, et garantie sous tous les rapports. Nous ne sommes rien sur cette montre, mais cela nous aide à vendre nos montres en et en double, d'après notre grand catalogue que nous envoyons gratis. Envoyez votre ordre immédiatement. Cette annonce ne paraîtra que plus. Adressez: A. C. Roebuck & Co., 57 & 59 Adelaide St. East, Toronto, Canada. Nous recommandons cette montre à tous ceux qui liront cette annonce. En ordonnant, mentionnez ce journal. Si vous désirez recevoir cette montre par la maille, il faudra envoyer le montant complet, car la marchandise ne peut pas être envoyée C. O. D. par la maille. Quand le montant complet de l'ordre est envoie de sucre, nous envoyons gratis une jolie chaîne en or ou d'acier.

IMPRIMERIE

**POIRIER, BESSETTE & NEVILLE**

10 et 12 rue Leroyer

Entre la Place Jacques-Cartier et la rue Claude.

MONTREAL

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que :

- CIRCULAIRES, LIVRES, BROCHURES, PAMPHLETS, AFFICHES, CARTES DE VISITE, CARTES D'AFFAIRES, PAN-CARTES, ENTÊTES DE COMPTES, PROGRAMMES, ANNONCES D'ENCAN, ETIQUETTES, BLANCS DE TOUTES SORTES, ETC., ETC.,

Commandes promptement exécutées. Caractères de Lucas.

A MEILLEUR MARCHÉ QUE PARTOUT AILLEURS

N.B.—Toutes commandes pour impressions peuvent être données chez POIRIER, BESSETTE & CIE., 69 rue Saint-Jacques.